

Décodons...

André Germain a fait le choix de ne jamais nommer les personnes par leur nom. Je redonne à chacune et à chacun son identité... D'où les notes en rouge qui ne sont pas d'André Germain mais de moi !

I

Le jeune Crépuscule d'Hamlet

Parfois notre pensée qui affronte l'avenir rencontre avec horreur la mort et, devant toutes les décrépitudes de l'esprit, toutes les flétrissures de la chair, elle est tentée de maudire la Vie. Douleur, ce miroir qui reflète les beautés périssables ; ironie, ces poèmes qui nous semblaient le miroir radieux du songe. Pourquoi ces couleurs vives et charmantes sur un visage que salira le baiser inévitable, pourquoi la blancheur de ce corps dont un jour la terre se nourrira et pourquoi l'auréole de ces cheveux qui peut-être, avant le temps, s'effeuilleront comme des pétales ? Ne se moquent-ils pas de nous, les rythmes ardents qui tournent notre cœur vers d'adorables attentes, alors que le renoncement des heures glacées est la seule vérité ?

Instants cruels, ceux où de l'Amour même et de la Beauté on peut douter ; mas n'acceptons pas leur victoire et que de nos angoisses jaillisse la forte consolation ! Ce n'est pas la Mort ni la Vieillesse qui offenseront vraiment notre destin de poète ; les souffrances qu'elles nous préparent sont belles, et si sur nos frissonnantes épaules doivent se dessécher tous les voiles qu'Avril avait parfumés de son souffle, n'est-ce pas pour qu'à travers les dépouillements se dégage l'essor de l'immortelle captive ? Non, l'affront n'est pas là, il est tout entier dans le Passé ; il plane sur l'enfance cruelle et l'adolescence plus lourde encore qui laissaient triompher nos Barbares. Heures dont le souvenir blesse encore, au front des poètes, toutes les fiertés et évoque, plus humiliante que la discipline des maîtres et l'hostilité des décors subis, notre longue obscurité sur nous-mêmes.

L'âme de Renée Vivien, fière comme l'une de ces vierges casquées près desquelles son songe vécut, ne connut devant le sombre futur ni le doute ni l'effroi. Elle eut l'orgueil d'aimer, là où d'autres s'épouvanteraient. Très vite elle osa se réjouir de la longue nuit qui ne craindrait plus l'aurore, et son implacable sincérité préférant parmi toutes les amantes la plus sincère, elle lui disait déjà, à l'heure même d'un cher enivrement :

*J'attends, ô bien-aimée ! ô vierge dont le front
Illumine le soir de pompe et d'allégresse,
Ton hymen aux blancheurs d'éternelles tendresses,
Car ton baiser d'amour est subtil et profond...*

Mais l'autre outrage, comment l'eût-elle pardonné, celui qui avait fait de ses vingt premières années un heurt, une souffrance mesquine et une geôle et qui, sur son front de vierge et de penseur fiancé aux caresses de la double couronne, avait posé cette guirlande dérisoire que les hommes tressent pour les poètes avec des brins de paille ?

Il est des enfants qui portent en eux un destin de poète. Les Fées qui éveillent les divins murmures au cœur endormi trouvent dans le berceau sur lequel elles se penchent tous les présents de la Vie ; la séduction des traits aussi bien que les mirages de la fortune. Les charmants petits êtres dont elles voulurent être les marraines semblent n'avoir qu'à s'avancer vers l'Avenir, préservés de tout contact avec les brutalités et dispensés de profaner leurs heures qu'exige le Rêve.

Mais les amies mystérieuses ne suffisent pas à protéger leurs premiers pas sur une terre où tout est incertain. Elles ne peuvent qu'accepter l'injuste deuil si des mains grossières, sous prétexte de maternité ou d'éducation, s'approchent du front fragile sur lequel elles avaient posé un signe de lumière.

De telles enfances commencent par un malentendu. Déçues et froissées dès qu'elles ont tendu les bras, elles subissent sournoisement le joug qui les humilie et se réfugient d'un élan aussi violent qu'insoupçonné aux contrées de leur Espoir. Les gestes imposés leur deviennent bientôt un cauchemar qu'elles traversent sans s'y intéresser et la vie réelle est, pour elles, leur vie intérieure. Contraste que pourraient seuls supporter des cerveaux tout à fait solides et qui dévaste, en les fécondant, les imaginations précieuses de ces petites têtes bouclées. Un non entêté, irréparable est dit d'avance à toutes les convenances du milieu, à toutes les nécessités du Monde ; et quand, malgré le désespoir des tyrans qui rêvaient de geôles éternelles, les portes dorées du Jardin s'ouvrent enfin devant les jeunes chanteurs, qui donc les garderaient de la course dangereuse et des mains des Ménades ?

Toutes les tortures mesquines qui dans les réalités précises comme dans un symbolique domaine, forcent les jeunes amants de la Beauté à porter de grotesques vêtements, Renée Vivien les avait endurées. Des épreuves plus rares, des barbaries plus monstrueuses et es haines plus insensées l'attendaient aussi dès le seuil de ses jours. Trop fraîches sont encore les fleurs de sa tombe pour que puissent être nommés de leur nom ses ennemis, les artisans de ses précoces douleurs. Que l'esprit se reporte, pour les concevoir, à ces ciels d'orage, lourds et bas, qui pesaient sur l'enfance d'un prince à Elseneur et ne lui laissaient scruter l'énigme de la destinée que sous la menace des plus proches dangers.

Je me contenterai d'affirmer que lorsque plus tard, à l'Heure des Mains Jointes, elle osa comparer ses amertumes à celles d'un Dante contraint à la fuite, d'un Lear chassé et menacé par ses proches, elle ne faisait qu'évoquer le souvenir exact des moments les plus tragiques de son adolescence. La pire angoisse, elle l'avait connue mais aussi des épreuves plus simples, la pauvreté, la faim.

Cette jeune Hellène si parfaitement harmonieuse en ses nostalgies, était, par accident, de nationalité anglaise, de sang écossais et américain. Les horizons fantastiques d'Honolulu avaient vu s'épanouir la beauté de celle qui lui transmet sa beauté. Sur le sol anglais, ses ancêtres paternels, clergymen et grands commerçants, lui avaient amassé un trésor d'argent et de respectabilité. Double trésor que ses mains indifférentes devaient un jour hautainement disperser. Mais pourquoi prononcerais-je le nom qu'elle tenait de sa famille (1) puisqu'il s'est dissipé dans le rayonnement de ce nom plus musical dont il lui plut de se vêtir ?

J'aime mieux indiquer ce que j'ai pu recueillir des lieux où errèrent ses jeunes années : Londres et Paris, puis la campagne anglaise où de dix-huit à vingt et un ans elle vécut, sous la surveillance d'une gouvernante imposée, les limbes moroses de sa liberté. Elle haïssait l'Angleterre : Paris était alors le seul séjour de son rêve et de ses souvenirs.

(1) Renée Vivien s'appelait Pauline Tarn.

II

Dans un Crépuscule gris, une Aube de Violettes

A travers les allées du Bois, désertes et fleuries, quatre enfants cheminent, sur lesquelles a déjà neigé la grâce d'avril adolescent. Elles s'interrogent avec cette gravité des jeunes êtres qui donnent un regard si fervent à l'Avenir. Oh ! ces élans et ces enthousiasmes dont l'humanité pourrait un jour se composer d'admirables couronnes, si l'éducation et les premières rencontres ne froissaient pas, par avance, toutes les fleurs !

Que serez-vous, Mary ? – Vous le savez toutes, musicienne. – Moi, je serai peintre. Mais vous, la distraite ? – Poète ! Et la confiance d'un rêve qui avait commencé avec la Vie redressait la tête déjà penchée d'une enfant de treize ans. Le sourire des beaux yeux s'épanouissait vers des Images plus proches que des réalités.

Elles se tournèrent toutes vers celle qui n'avait pas parlé, et leur silence était une attentive question. Elle ne se décida pas. « Mais vous ne serez donc rien, vous ? » risqua Mary, impatientée. « Rien », répondit-elle, et davantage s'assombrit le front trop large d'enfant sur lequel pesaient prématurément les énigmes de la Destinée.

Elle s'était révoltée devant le fait incompréhensible d'exister et pourtant n'était-elle pas celle qui en portait l'inquiétude avec le plus de profondeur ?

La peine insupportable, tellement plus vaste que les peines humaines, étreignait de nouveau sa pensée et son cœur. Sentit-elle glisser vers sa main, consolante, la main irréaliste de l'amie (2) ? Elle si triste, si obscure, elle était toute la lumière et la joie de l'enfant qui se débattait cruellement entre les lourdes oppressions du milieu et la nostalgie de ces pays entrevus, tout parfumés de lys et de violettes.

Un grand bonheur pénétrait cette trop sensible petite fille, chaque fois qu'elle se rapprochait comme d'un repos du visage ou de la pensée de son amie (2) : extase d'une âme que ne retiennent pas les habituelles Frontières, bonheur d'enfant si total et si pur que toute la vie se passe, bénie, à le prolonger, ou fatale, à le pleurer. Mais rien ne guérirait plus le cœur qui l'a connu.

Son bonheur, qui devait être unique en sa vie, était venu à Renée Vivien assez modestement, comme nous viennent parfois nos premières et nos plus belles aventures. Son institutrice était liée avec l'institutrice de l'enfant pensive et ainsi elles prirent l'habitude de se voir souvent, de sortir ensemble toutes les deux. L'amour véritable, celui qui ne connaît ni les pauvretés des sens ni les limites du Réel, sait couvrir toutes choses d'ailes si merveilleuses que les plus humbles circonstances en gardent à jamais un délicieux éclat. Qu'importe que ce soit une gouvernante ou un collègue – endroits et personnes généralement médiocres – qui nous ait révélé l'être auquel s'attache notre destinée ? Nous avons beau, plus tard, goûter à d'autres songes ou bien aux fruits corrompus de la Vie : quelle que soit l'ardeur de nos coupables expériences ou la suavité de nos voyages hors des terres connues, rien ne vaudra pour nous la fraîcheur de cette aube que notre fidélité perpétue ou qu'évoque sans cesse notre deuil.

Le Hasard – ou quelque volonté plus harmonieuse – avait pour une fois enchanté de toutes ses prévenances les pas incertains de Renée Vivien. Elle habitait le long d'une claire avenue, la même maison que son amie ; maison qui demeura pour elle hantée d'un tel attrait que plus tard, désemparée et quand le

cruel Irréparable était déjà survenu, elle voulut s'y fixer. Sans doute son cœur misérable trouvait-il je ne sais quel fiévreux apaisement à la douceur plus proche des souvenirs, et les tragédies grotesques et si pauvres qui venaient la martyriser en cet intérieur n'effaçaient pas tout à fait la beauté du dialogue invisible avec une âme qui flottait encore sur les lieux du séjour terrestre.

Malgré les déchirements et les désespoirs qui parfois la pressaient de fuir, elle ne put se résoudre à quitter cette maison. C'est là qu'un matin on l'ensevelit sous les fleurs pâles auxquelles elle avait mêlé pour jamais la pensée et le parfum de son amie (2).

De bonne heure et toujours elle chérit les violette où elle retrouvait, présent comme un appel et délicat comme un mystère, le nom même de son amie. Elles ne prolongeaient pas seulement d'un écho la musique des syllabes aimées, elles étaient au cher fantôme une harmonie et un reflet, puisque leur douceur ne dépassait pas sa douceur, ni leur attirance secrète l'attrait de ses beautés toutes intérieures.

Il ne convient pas de décrire l'apparence physique de cette jeune fille puisque Renée Vivien ne vit et n'aima que les traits de son âme. On peut admettre, si l'on veut, que son regard visionnaire devança les fugitives réalités et aperçut, au-delà de la vie, le vêtement plus harmonieux qui déjà se tissait. Ne nous sentons-nous pas parfois fiancés aux formes d'un monde prochain plutôt qu'aux aspects incohérents que celui-ci prête à nos aimés ?

Le visage de cette âme ? j'aime à penser que le dessinent tel qu'il apparut à l'amie, ces vers de « Cendres et Poussières » dont la sérénité parfumée à peine étonne auprès des violents arômes et des fleurs trop rouges :

*Ton âme, c'est la chose exquise et parfumée
Qui s'ouvre avec lenteur, en silence, en tremblant,
Et qui, pleine d'amour, s'étonne d'être aimée...
Comme un souffle des bois où sont les violettes,
Ton souffle vient frôler le front du désespoir,
Et l'on apprend de toi les bravoures muettes.
Ton âme est un poème, et le chant, et le soir....*

De treize à seize ans, Renée Vivien et son amie qui était presque sa contemporaine vécurent constamment ensemble, à Paris. Puis l'Angleterre reprit Renée, l'étouffant de ses brouillards et de ses spleens. Ce fut une terrible attente. Aux pires moments de désespoir sa pensée qui sombrait s'en allait vers la jeune fille aux violettes. Mais le hasard qui lui devenait déjà un ennemi égara une lettre qu'elle avait écrite dans des circonstances tragiques et la remit aux mains de ses plus redoutables persécuteurs. Elle voyait dans sa nuit briller l'annonce du salut, mais des abîmes qu'elle ne soupçonnait pas encore, tous les abîmes de la Vie et de la Mort devaient s'ouvrir entre son ange et elle avant que la paix des ailes pût enfin se refermer sur un cœur infiniment brisé.

Après cinq ans de captivité (3) dans ce pays qui ne fut jamais la patrie de son âme, les chaînes injustes tombaient enfin et Renée Vivien pouvait disposer de son existence, libre et soustraite à tous les cauchemars. Elle n'hésita pas sur le lieu où elle voulait se rendre. Son cœur et ses souvenirs la fixèrent à Paris.

Elle vécut alors la seule année peut-être heureuse de sa vie. Mille plaisirs que la nouveauté lui rendait charmants occupaient ses journées. Elle ne résiste pas à l'attrait de se parer et ce goût des subtiles harmonies qui lui était inné

s'affine parmi les possibilités offertes par l'ingéniosité des ouvrières parisiennes. Vers les théâtres aussi elle court, avide et légère en toutes ses démarches ainsi qu'un oiseau. D'une féérique parenté s'idéalisaient des gestes qui auraient pu manquer de signification. Heures touchantes où la Nature et les Choses saluent déjà, quand il passe près d'elles, le chanteur aux belles lèvres muettes.

Les plaisirs frivoles dissimulaient, sans l'absorber vraiment, une âme que possédait son bonheur avec la douce fidélité d'une attente. A travers tant de hâtes et de caprices, les journées ne s'offraient qu'à l'amie. Mais l'amie si sérieuse et que n'avaient jamais préoccupée que les fiévreuses recherches de l'Au-delà, se montrait sévère à cette grâce tourbillonnante qu'elle ne comprenait pas. Malentendu puéril et qui aurait pu n'être qu'un rapide travestissement à ces âmes assez belles pour s'aimer toujours davantage en se connaissant. Mais la vie captieuse devait cruellement fixer l'un des masques, mais la vie sombre et pressée devait à jamais séparer les deux visages avant qu'ils se fussent mêlés de cette communion des lumineux et définitifs sourires.

(2) *Violette Shillito, amie de jeunesse. C'est Violette Shillito qui présentera Nathalie Barney à Renée Vivien. Violette avait une sœur, Mary, qui jouera aussi un rôle dans la vie de Renée Vivien et de Nathalie Barney.*

(3) *La mère de Renée Vivien « détournait » les sommes versées par les tuteurs de Renée Vivien sur son héritage paternel. D'où « pauvreté » de Renée Vivien durant toute sa jeunesse. Idem pour l'héritage du grand-père... Sa mère essaya même de la faire passer pour folle... D'où fuite, puis retour à la maison et vie sous contrôle. Renée Vivien finit par demander à devenir pupille de la Chancellerie, ce qui l'obligeait à rester en Angleterre jusqu'à sa majorité, à 21 ans.*

III

L'Eblouissement des Lys

Un soir de novembre vint vers elle celle que ses poèmes et ses livres immortalisent sous le nom de Lorély (4). C'était un soir de novembre neigeux et candide. La chambre était enchantée par la présence innombrable des lys. A toute heure de sa vie, même lorsque ses actes semblaient obscurs, Renée Vivien se révélait par d'impalpables accords et surtout par ses fleurs.

Lorély a écrit un jour, évoquant Sapho, ces mots qui me poursuivent :

Mon sourire est une destinée...

Son sourire, qui était l'âme de ses beautés, fut la destinée de Renée Vivien.

On imaginera pour leur rencontre des coïncidences singulières, des aventures et des mystères. Renée elle-même l'a fait précéder de poétiques contingences dans le livre où elle nous conte l'unique roman de sa vie. Il conviendrait de laisser planer une pénombre favorable, si la réalité très simple n'était pas ici plus émouvante qu'aucune rêverie. Celle qui réunit Renée et Lorély, ce fut l'amie aux violettes, l'amie si enfoncée dans les méditations de l'au-delà que quand elle touchait aux événements de cette Vie, c'était d'une main dédaigneuse et dangereusement indifférente.

Réunir deux êtres, quelle gravité et parfois quelle tragédie ! Comme nos fronts seraient lumineux, si nous portions la fierté de nos responsabilités ! Mais dans nos vies sans rythme intérieur, c'est notre inconscience qui évite nos rides.

Avant la rencontre, Renée Vivien n'était qu'un être doublement endormi, poète et jeune fille : cire intacte que peuvent à leur gré épargner ou consumer les flambeaux mystérieux.

Deux poèmes nous ont gardé l'éblouissement de cette heure, celui de Renée qui s'affirme : Ainsi je parlerai... et – reflet si délicieux qu'il devient une source – celui de Lorély, fiévreusement inspiré, à Bayreuth, par l'attrait de l'Irréparable et la présence des plus belles musiques.

Du songe de ses jeunes années, Renée Vivien s'éveillait soudain frémissante, tragique, mais à cette heure-là surtout enivrée.

* *

*

Quittons les doutes profonds que feront surgir devant nous les souffrances et les aveux de Renée Vivien pour ne contempler en cet instant que l'apparition inspiratrice.

C'était une jeune fille, étrange et charmante entre toutes les jeunes filles. Ses cheveux étaient blonds comme ceux des Fées : son regard luisait sous sa paupière plus fascinant qu'à sa bague le saphir. Ses traits se laissaient admirer de tous, mais ses beautés profondes étaient trop fluides pour se fixer : elles se mouvaient autour d'elle comme un enchantement.

Sa voix était une fleur cueillie au secret des fontaines ou parmi les murmures des grottes céruléennes. Ses paroles avaient de la grâce ; ses pensées

jouaient avec ses paroles un jeu inquiétant et subtil. Et elle avait l'attrait de celles que n'a jamais appelées l'étreinte brutale de l'Homme.

(4) **Nathalie Clifford Barney.**

IV

Les Lys blessés

Renée Vivien était à Lorély pour toute la vie. Et Lorély ne fut jamais tout entière à elle, même pour une heure. Ces mots résumant, je crois, avec une sincérité simple tout le drame de leur amour.

L'amour de Renée Vivien était instinctif, profond, unique. Il ne pouvait épuiser les beautés dont il était épris ni se dérober au charme dont il était subjugué. Elle n'eut souhaité qu'éclairer ses jours d'une telle magie, parfumant les fleurs qu'elle cueillait du parfum de son amie, éblouissant de sa beauté les paysages qu'elle visitait. Sa passion était une absorption, un anéantissement, un culte. Mais il est rare que ceux qui aiment ainsi sachent faire aimer leur amour.

Le rêve ailleurs et les yeux lointainement tendres.

Lorély, elle, était trop inquiète, trop complexe, trop insaisissable pour se lier à la monotonie du fidèle amour. Les poèmes ont dit comme cette femme était proche de l'eau et semblable à elle : ne confondent-ils pas dans l'élan de leur ferveur, l'aimée et l'Ondine aux traits fuyants et irisés : « L'Aphrodite aux ironiques bienfaits » devait facilement persuader ce cœur. Elle s'approcha bientôt et ce fut elle « qui, craintive que mon amour pour l'amante ne dépassât mon amour pour l'amour, loua l'inconstance et remplit mes oreilles du bruit des voix fallacieuses, et obscurcit mes yeux de visions passagères. (récit de Lorély).

Les deux années qu'elles vécurent ensemble et qui auraient pu être d'un si doux recueillement furent troublées d'incohérence, de malentendus et de secrets déchirements. Sans doute connurent-elles des heures impalpables et délicieuses, quand la lune pénétrant à travers les rideaux vêlait de pâleur les propos ingénieux de Lorély ou que le soir protecteur paraît de brumes, de solitude et de danger leurs longues promenades à travers le Bois. A ces instants-là, la plus émue saluait de noms suppliants l'Hôte qui vient sans bruit s'asseoir au foyer des mortels et qui endort de sa paix divine l'inquiétude de leur cœur.

Les deux jeunes filles n'eurent pas l'art de s'éloigner suffisamment d'elles-mêmes et de leur bonheur possible pour le contempler dans la lumière sereine de l'Avenir et tel qu'il pourrait attendrir l'imagination rêveuse des humains. Si elles avaient senti de quel prix serait un jour la belle légende de leur amour, ne l'eussent-elles pas tissé du plus fluide d'elles-mêmes, d'un grave étonnement, de leur délicatesse et de leur renoncement ? Mais elles voulurent le goûter tout entier, et préférèrent les ardeurs aux voiles harmonieux. Et voici qu'elles penchèrent l'avidité de leurs lèvres vers les eaux amères auxquelles il n'est jamais permis de boire impunément.

V

Les Violettes parfument d'autres Voiles

Tandis que je conte la triste et charmante histoire, mon cœur s'émeut plus que ma raison. J'ai tant souhaité de trouver dans ce jardin enchanté du Monde des destinées aussi surprenantes que des fleurs. Peu de romans vécus sont proches de mon rêve comme celui de ces deux jeunes filles radieuses, irréelles et qui s'aimaient. Si j'écarte de leur ardent poème le parfum trop fort qui m'étourdit, si j'efface de leur amour la coupable audace qui m'étonne, il demeure en mon esprit une de ces rares aventures qui visitent l'Univers pour le laisser plus clair et plus embaumé.

Les deux amies étaient trop fines pour ne pas deviner, ne fût-ce qu'en de fugitifs instants, l'émotion et le mystère de l'Amitié qui n'allume de flammes que sur l'autel des Vestales et pose sur la vie assombrie les aurores virginales d'une tendresse sans désir et sans servitude. Tout n'est pas faux, peut-être, dans ce mirage que mes songes éveillent autour d'un véridique récit. A l'heure du regret et du souvenir, les lys qu'elles aimaient ne durent rayonner que de leur blancheur. Et mon imagination revoit, sans les mêler d'aucune réalité, les balcons du soir qui se fleurissaient d'une romanesque attente, et les pèlerinages nocturnes où elles passaient, n'écoutant que le clair de lune et devenues un peu sylphides.

Oui, ce n'étaient pas des êtres tout à fait terrestres que ces jeunes filles tourmentées d'une soif impossible. Et parfois, rêvant au seuil des Mondes invisibles, elles durent retrouver au fond d'elles-mêmes, l'une plus amoureuse des naufrages et l'autre plus éprise de bonté, la Sirène et la Fée. Ceux qui ne les ont pas aperçues se moqueront de moi, mais ceux que hante encore leur sourire reconnaîtront mes paroles...

J'ouvre le premier livre de Renée Vivien, « Etudes et Préludes ». Et me voici face à face avec ces réalités que, de mes incantations, je tentais d'éloigner. Les fleurs du Désir, étranges et mortelles, couronnent un jeune front ténébreux. Je pense au chagrin des âmes limpides qui, lisant ces vers, ne pourront ni renier leur beauté, ni accepter sans blessure l'égarement des pensées qui n'auraient jamais dû s'exprimer. O tristesse des amants de la Beauté qui passent aux jardins défendus des poètes, trop sincères pour ne pas aimer, trop purs pour ne pas pleurer !

« Cendres et Poussières » ! Ce titre du deuxième ouvrage de Renée Vivien me semble d'une amertume infinie. Il me dispense des paroles que j'allais prononcer, elles expirent devant cet aveu qui sanglote au fond des crépuscules. Sous l'odorant péristyle, près des belles musiciennes nues dont le corps chante mieux que les lèvres, sur la table enivrée de fleurs les coupes chancellent et déjà le vin se dissipe, flétrissant les roses. Les âpres exaltations me laissent deviner un profond découragement et une déception si douce qu'il faut se taire pour l'entendre pleurer. Et je vois le jeune visage se parer de son inoubliable auréole, de ce sourire navré qui confie les lassitudes du cruel Réveil, le souvenir de la Nuit trompeuse et la crainte du Jour inutile et qui malgré tout se survit à lui-même dans un effort de bonté. Oh ! ce sourire blessé comme l'hôte ailé qui s'est ingénument assis au festin des Bacchantes !

O ma sœur désolée, venez au fond des Bois, là où les arbres innocents comprennent, là où éclosent les petites violettes consolatrices. Nous nous dirons tout et, loin des hommes impurs, vos chants monteront vers le ciel, suaves et

désespérés. Nous penserons à tant de belles choses païennes, lèvres et fleurs, mortes avant le temps, nous évoquerons l'inconcevable étonnement d'Aphrodite devant le sanglant jeune homme qu'elle aimait. Nous pleurerons votre jeune amour, prématurément fauché, lui qui aurait dû vivre autant que vos vies charmantes et diaphanes. Et nous l'ensevelirons parmi les fleurs que le Printemps ramène, poète fidèle qui revient vers les amants endormis.

Et pourtant le jeune mort vous survivra pour embaumer les imaginations de l'Avenir. Près de la tombe que nous venons de creuser, brille cette immortalité dont je voudrais mêler l'espoir à vos roses vaincues. Un signe sacré la pose sur des lèvres expirantes et sa clarté embrase les regards qui s'obscurcissent. Dans les ténèbres qui nous étreignent n'est-il pas permis d'espérer infiniment ? Purifions tellement notre amour que non seulement il ne craigne plus les paroles des hommes, mais qu'il puisse convaincre même le jugement de Dieu.

* *
*

Sans doute, aux premiers jours de leur rencontre, Lorély murmura-t-elle à Renée quelque promesse pareille à celle que la fiction prête à ses lèvres : « Je vous apportais, moi, le songe dans mes mains creusées à la façon des coupes. » Et elle ne mentait pas. N'avait-elle pas éveillé ses chantes en lui enseignant la beauté et ce long désir triste qui en émane ? Mais surtout elle lui avait révélé la patrie de son âme, le séjour où il lui serait désormais possible de chercher de plus hautes inspirations, de plus nobles enivremens.

Par Lorély, Renée Vivien connut Sapho. Elle s'émerveilla que six cents ans avant l'ère chrétienne, sous un ciel éclatant, parmi des vergers mélodieux, devant le respect et l'admiration d'un peuple une femme eût vécu, toute pareille à ses songes. Avidement elle reçut en son esprit les pauvres fragments qui témoignent de l'œuvre merveilleuse comme survit dans le désastre du temps la sveltesse d'une colonne, la grâce en fleur de quelques chapiteaux.

Emportée par l'élan de sa piété, elle voulut entendre de plus près la voix immortelle, elle se mit à l'étude du grec. De quel succès fut couronnée cette tentative, j'ai pu le savoir. Parmi les gardiens qui veillent la tombe de la jeune morte, j'ai trouvé le professeur (5) qu'elle avait choisi. Durant deux ans il vint fréquemment lui donner des leçons dont lui-même il s'enchantait ; mais un jour arriva où cet homme consciencieux dut dire à son élève : « Mademoiselle, je n'ai plus rien à vous apprendre. Vous savez le grec mieux que moi. »

Ces vers qu'elle aimait, ce n'est pas pour elle seulement qu'elle en a pressé tous les parfums. Elle nous les a donnés et d'une générosité double, dans le livre délicieux qui porte le nom de l'Aède, serrant le texte de sa prose fidèle, suivant l'essor brisé en ces poèmes qui avec une fraternelle audace prolongent les distiques sauvés. Chaque fois que ses doigts tristes effleurent les cordes de la lyre saccagée, des chants admirables jaillissent et s'ils ne parviennent pas à nous consoler, ils atténuent du moins, en face du chef-d'œuvre détruit, le deuil des poètes.

On comprend une telle ferveur. A Sapho elle dut cette apaisante certitude que connaissent tant d'idéalistes blessés : savoir que si dans le court espace où nous vivons, les humains nous ont déçus, quelque part pourtant, dans le Passé crépusculaire ou dans le mélodieux Avenir, sommeillent les visages et les cœurs qui eussent fait notre joie. A mesure qu'elle s'éloignait des jeunes filles entrevues,

de celles qui entouraient Lorély et presque de Lorély elle-même, elle s'approchait davantage de Sapho et des plus belles des vierges antiques.

Parmi les compagnes et disciples de la Poétesse elle eut une préférée : à la troublante Atthis elle se lia d'un attachement inexplicable et tendre. Je me jetais à cet amour qui semble confondre l'Ombre avec le Réel et dans le fantôme lointain d'une morte étreindre une trop chère présence. J'aime et cette fidélité jusque dans le songe et la pudeur de ce déguisement qui atténue les aveux trop directs dont je m'étais froissé.

Plus d'une fois, de sa fierté, de sa tendresse, de sa splendeur, Sapho releva la jeune fille abattue. Et aux heures confiantes, Renée Vivien conçut l'orgueil de reprendre sur sa lyre ce nom lesbien tant avili par les hommes, de le ranimer de tels chants que sa pâleur et ses injures fussent effacées, et toute sa gloire restituée. Egarée d'un héroïque vertige elle ne se souvenait plus des moqueries et des menaces de la foule, de toute cette boue que les passants jettent aux Poètes, elle ne respirait plus que la douceur des moissons anciennes et cette grisante odeur des lauriers qui verdissent déjà au fond des ténébreux jardins.

Matins dorés où les plus belles évocations et où la Grèce aimée nous semblent toutes proches ! L'air refléurit, les fronts couronnés d'hyacinthes penchent vers nous leur rayonnement profond : votre mensonge radieux ne m'attriste pas puisqu'en la nuit qui nous attend on nous promet de moins fugitives, de plus sincères beautés. Comme un casque héroïque à l'horizon confus des combats et des siècles, étincelle le souvenir des adolescents de Laconie, des vierges redisant les vers de Psappha, êtres harmonieux à qui l'amour servait de prétexte à vivre avec fierté, à mourir bravement. Nous honorons leurs vertus si différentes des nôtres, et qui eurent peut-être un rôle fécond en cette païenne jeunesse du monde. L'erreur de Renée Vivien fut de ne pas comprendre que les unions doucement monstrueuses des mythologies n'étaient plus possibles en un monde racheté par un sacrifice divin. Elle ne s'apercevait pas des flambeaux nouveaux, elle ne voyait pas que leur lueur avait éteint sur l'autel des Vestales et jusque dans la salle du divin banquet les plus pures parmi les flammes antiques. Emus par le Passé, inclinés devant les lois purifiées, qu'il nous soit permis du moins de nous recueillir et de pleurer. Ne pleurons pas sur les beaux morts dont la Terre a repris les formes, mais dont l'âme immortelle évolue peut-être vers ces beautés plus parfaites, pleurons sur de vivants égarements et sur ceux qui cherchent des délices surannés qui ne se cueilleront plus. L'humanité a fané sa couronne charmante, sa couronne de narcisses et de roses. Mais nos mains gardent des fleurs et des prières. Qu'elles s'effeuillent ardemment sur ce cimetière idéal où dorment les morts très lointains, comme sur les jeunes tombes toutes hantées d'un impossible espoir et de la plainte encore murmurante des anciennes nostalgies.

(5) Son professeur de grec, Charles-Brun, poète qui devait devenir l'apôtre du Fédéralisme français.

VI

Le Deuil des Violettes

Parfois, tandis que nous courons follement à travers les jardins de la Fantaisie, tandis que nous subissons l'envoûtement de nos douleurs artificielles et la loi cruelle des Chimères que nous avons-nous-mêmes appelées, le Réel apparaît soudain, et de sa main simple et brutale il nous frappe....

Nous sommes en 1901, à la fin de l'hiver. Les mois précédents avaient amené un grave changement dans la vie de l'amie aux violettes (6), celle qui nous est désignée sous le nom d'Ione (6).

Dès son enfance, Ione n'avait eu qu'une passion, la recherche de la Vérité. « Pourquoi sommes-nous en ce monde ? » cette question enserrait déjà le beau front lourd, si tôt pensif. Vers dix ou douze ans, un pasteur anglican, pour la préparer à la confirmation, lui proposa les explications du Catéchisme. Elle l'écouta avidement, croyant que la réponse absolue allait être formulée. Mais quand le clergyman à la fin de son exposé affirma la doctrine du libre examen, Ione bouleversée releva avec violence cette contradiction. Nature sans peur et sans ménagement, elle se révolta contre une religion qui prétendait l'instruire et la laissait dans le doute.

Ayant tourné le dos au Christianisme, elle ne se fia plus qu'à sa propre enquête, libre, approfondie, impartiale.

Dès lors on put voir souvent le beau front lourd penché sur les livres saints ou profanes de toutes les philosophies, de toutes les religions. Les divers systèmes la sollicitaient sans la convaincre. Elle étudiait avec désespoir, mais ce vertige devant l'Inconnu ne se mêlait de rien de faible ni de féminin. Jamais elle ne souhaita de prendre son sentiment pour sa raison.

L'adolescence écoulée, le Monde effleuré, les possibilités d'une grande fortune, rien ne la guérissait de sa profonde inquiétude ; Elle ne parvenait pas à s'intéresser aux événements. Elle évitait la Vie, trouvant que le drame n'était pas là.

En vain une amie (7) lui offrait sans insistance mais avec un sincère élan l'exemple de la foi, lui montrait le calmant bienfait des convictions. Le désintéressement de sa pensée se livre dans cette réponse : « Je trouve que c'est presque beau aussi de chercher toujours plus loin, plus vrai, au lieu de s'arrêter à une foi, à une croyance quelconque pour le plaisir d'avoir la paix. »

Elle écrivait ces lignes tandis qu'elle voyageait avec les siens, en septembre 1900. Avec simplicité s'affirment sa noble assurance, son audace raisonnée. Comment en vint-elle pourtant, quelques semaines plus tard, à la soumission qui lui avait paru si longtemps impossible ? La Mort qui déjà la menaçait, apporta-t-elle à cette âme intrépide au lieu d'un effroi une lueur ? De telles luttes ne peuvent être pénétrées par ceux qui ne les ont pas vécues. Et les secrets des âmes sont si délicats qu'on préfère se taire, plutôt que d'en dire trop et trop peu.

A Paris, comme l'année finissait, Ione devint catholique. Un tel bonheur la possédait que sa santé même s'en laissa influencer. On espéra de nouveau pour elle. Les médecins l'envoyèrent à Cannes. Et l'année nouvelle commençait pour Renée dans la maison de Lorély, pour Ione sous le sourire des mimosas.

Quelle fut, à Paris, l'intimité de leurs adieux ? Renée nous parle d'un projet de revoir et de la promesse mensongère qu'elle fit. On dit qu'un peu plus tard Ione l'appela. Elle ne vint pas, un charme inexprimable, une fascination la

retenaient. Et dans la ville brumeuse qu'elle n'apercevait pas, les jours d'hiver coulèrent encore pour elle, cruels et dorés.

Soudain éclate la terrible dépêche. Et elle part, affolée.

Elle arriva trop tard. Les médecins ne permettaient plus qu'on vît la mourante. Le voile noir était à jamais retombé.

Devant sa douleur s'arrêtent mes paroles. Elle nous en a dit quelque chose elle-même. Dans cette vie martyrisée, ce fut l'heure la plus déchirante. Et à cause du voyage retardé, la hantise du regret exaspérait son âme.

Le pauvre corps d'Ione, qui ne devait pas terminer là ses voyages, fut d'abord ramené à Paris et déposé dans les caveaux de l'église de l'avenue de l'Alma. Tous les jours, vers le crépuscule, Renée allait funèbrement retrouver son amie. Elle demeurait là des heures dans la lumière des cierges, dans la clarté des lys, dans l'odeur des terribles présences....

A Ione morte catholique avec tant de discrétion, un enterrement anglican fut imposé. Renée y assistait. Cette profanation d'une morte la désola. La froide cérémonie fit peser davantage sur ses épaules le deuil sans espoir. Bientôt le cher corps sur lequel elle eût voulu veiller lui fut enlevé, emmené au-delà des mers.

En ses mains lasses, les violettes fidèles en pouvaient plus s'effeuiller. Mais tristement, tendrement, elles imprégnèrent pour toujours sa vie.

(6) L'amie aux Violettes, Ione... il s'agit toujours de Violette Shillito.

(7) S'agit-il de Marie Charneau, amie d'enfance ?

VII

La Consolation qui est un pire Malheur

La Mort la hante et l'empoisonne. Mais tous ses morts hélas ! ne sont pas au fond des tombeaux. Cette année fatale lui emporte tout ce qu'elle aimait. Lorély regagne l'Amérique et pour elle ce voyage est plus lointain que celui qui avait entraîné son amie au-delà des portes mystérieuses.

Elle qui avait tant souffert en silence, devant le coup suprême penche un peu plus la tête et ne dit rien. Oh ! la tragédie d'un abandon sans violence, d'un déchirement inexprimé, d'une rupture sans paroles ! Les lèvres se sourient et murmurent un au revoir, mais au fond des cœurs est l'adieu.

* *
*

A l'automne de 1901, nous retrouvons Renée apaisée, presque contente. Elle est en Ecosse auprès de sa famille. Elle s'ennuie dans le Présent, d'un de ces ennuis qui nous furent toujours recommandés par les personnes bienveillantes et sages. Mais elle se réjouit tant de l'Avenir ! Sourions, nous aussi, à ce touchant bonheur dont la pauvre errante sut un moment se satisfaire.

Elle va enfin s'installer chez elle, à son retour à Paris ; pour la première fois de sa vie, elle possédera un intérieur. Elle est si lasse des abris provisoires, hôtels, pensions de famille, insultants asiles auxquels sont vouées tant de poétiques existences. Les soins de ce home amusent son imagination.

Avec une simplicité nuancée de bonhomie gentille, elle fait part de sa satisfaction à une amie. Et elle raille en même temps son romantisme un instant assoupi, sa naissante gloire qui devait inquiéter une tutélaire et affectueuse amitié (8).

Où elle se fixera ? A un cœur si fidèle nous n'avons pas à le demander. Nous savons déjà que c'est Avenue du Bois, là où Ione vécut. Par une circonstance propice il advient que derrière la maison d'Ione un pavillon soit libre. Renée le loue. Et si tant de hâte entraîne sa pensée vers la demeure nouvelle, sans doute l'espoir de retrouver un peu la morte est-il l'âme de cette naïve joie.

C'est dans le pavillon protégé d'un cher souvenir qu'elle passa la plus grande partie de l'année 1902, - année d'accalmie, semble-t-il, en sa fiévreuse destinée.

A travers les confidences émues, à travers les récits délicats, je la perds et la revois plutôt que je ne la suis : petite source née dans les bois et qui chemine capricieusement sous l'ombre épaisse, mais qui se laisse parfois reconnaître à son chant.

De gracieux hasards me révèlent çà et là sa façon de vivre qui de plus en plus s'affirmera harmonieuse. C'est le printemps, et celle qui sait être bienveillante à des bonheurs qu'elle ne peut comprendre accueille un couple romanesque échappé d'Angleterre (9). Depuis de longues années, presque depuis leur enfance, ils s'aimaient sans s'être connus. Une Fée leur avait laissé entrevoir, même aux heures les plus sombres, le fil mystérieux qui unissait leurs destinées. Il avait confiance en elle, elle l'attendait ; et voici qu'au moment où entre eux l'Irréparable allait se dresser, ils se sont rejoints d'un brusque et comme

involontaire élan : malgré leur famille consternée ils ont reçu, au pied des autels, la bénédiction de Shakespeare.

Ne se conviennent-ils pas merveilleusement puisqu'ils sont jeunes et beaux, puisqu'ils sont poètes ? Capricieuse enfant à laquelle nul papillon ne se dérobe, elle a emprisonné de ses doigts fluides quelques-uns des rayons les plus aimés, feux de la pierre changeante et nuances de l'arc-en-ciel. Dans les vallons où le laissent parfois rêver les clémences d'un sort acharné il a rimé de délicieux, d'impérissables sonnets. Un grand conteur lui a donné son nom, le Prince charmant (10) ; et elle, ses amie l'appellent : « la petite princesse Opale » (11).

Il est doux de voir le front pâle de Renée Vivien recevoir de ce jeune bonheur une auréole. Il est charmant d'imaginer de quelles attentions elle savait entourer les amis à elle confiés. Mais j'aime regarder plus loin et, me souvenant de la Muse aux Violettes (12) qui passa aux côtés du Prince charmant, je songe aux persécutions fraternelles dont leurs vies furent enveloppées pour avoir chanté, devant les hommes vicieusement hypocrites, d'une même ingénuité et d'un égal génie.

La Postérité qui négligera nos préjugés recueillera peut-être l'histoire et l'embellira. De jeunes rêveurs, un jour, seront émus devant la rencontre inaperçue de deux d'entre les immortels poètes de ce temps.

* *
*

Connaissait-elle déjà celle que nous allons désormais retrouver constamment dans sa vie (13) ? Je ne sais pas l'heure exacte de la fatale présentation, mais je crois que ce fut à la fin de la précédente année.

Nous touchons ici au problème le plus pénible de cette histoire. La nouvelle venue (13) n'avait rien qui fût vraiment apparenté à Renée Vivien. Son œuvre ne la nomme jamais ; elle est comme absente de sa vie sentimentale. Et pourtant ce ne fut pas un attachement de quelques semaines ou de quelques mois, nous le suivrons comme un envoûtement jusqu'aux dernières heures.

Pour comprendre, il faut se rapprocher du cœur infiniment complexe de Renée Vivien. Il faut se remémorer ses aveux sur elle-même, trop sévères sans doute, mais qui précisent une nuance :

*Tu me comprends : je suis un être médiocre,
Ni bon, ni très mauvais, paisible, un peu sournois.*

Au moment où un hasard stupide met sur sa route celle que, faut d'une appellation par elle-même imaginée, nous désignerons comme « l'Etrangère » (13), elle est toute lasse, désespérée. Elle sent que de la merveilleuse blessure rien ne la guérira jamais. Elle ne demande plus l'Amour. Elle sait bien que l'Amour et les plus nobles heures sont derrière elle, dans le Passé.

Son rêve commence de divorcer avec la Vie. Elle juge la Réalité trop pauvre en face de ses vœux, elle les exile aux fabuleux pays. Des êtres et des choses elle n'attend plus qu'une fiévreuse diversion à son chagrin. Elle les accepte tels qu'ils s'offrent, s' imagine qu'elle n'en sera pas profanée, puisqu'au Rêve elle garde son autre fidélité, la meilleure.

Sa vie supportera désormais l'Etrangère, tous les luxes et tous les fastidieux plaisirs auxquels elle sera forcée de s'associer. Mais ses poèmes, plus sincères,

plus ressemblants que sa vie ne se souviendront pas de l'apparition imparfaite, ne daigneront même pas la mentionner.

Les Choses, plus variées et plus complaisantes, s'accorderont encore, aux heures de répit, avec ses désirs. Parfois les aspects de la Nature, les visages de l'Art, les musiques surtout l'exauceront. Mais sous les formes humaines, incohérentes ou belles, elle est résignée à ne plus trouver les âmes qu'elle souhaite.

Et voilà sans doute pourquoi elle ne dit pas non à l'Etrangère qui accourt et se prosterne. Son orgueil de poète est touché. A défaut de l'amour, elle consent à l'admiration. Elle se laisse émerveiller par l'atmosphère un peu fantastique dont elle est entourée. Et elle se réjouit d'abord, d'une faible joie qui nous fait mal.

Nous, nous pensons déjà à l'Avenir. Nous savons combien la nouvelle venue fera souffrir Renée, sans lui apporter aucune beauté.

Pourtant je ne voudrais nulle amertume dans ce récit apaisé. Même à l'Etrangère je veux être juste et accorder des qualités qu'on ignore généralement en elle : un profil délicat, une intelligence réelle, bien qu'exclusivement pratique, des moments d'enthousiasme et de bonté.

Des malentendus, des catastrophes se préparent. Mais dans le drame de deux êtres, même opprimé, même martyrisé, n'est-ce pas le plus noble qu'il faut accuser ? Il pouvait s'apercevoir de l'Erreur, il était au-dessus d'elle.

Et c'est l'Erreur surtout qu'il faut déplorer. Par delà les brutalités apparentes, les secousses sensibles qui brisent de fragiles destinées, c'est elle qui atteint les âmes et les voue à la plus secrète, à la plus vraie tragédie.

(8) Le terme « tutélaire » nous fait penser qu'il s'agit déjà de la Baronne de Zuylen.

(9) Olive Custance, poète anglaise et Lord Alfred Douglas, le « Bosie de Oscar Wilde ». Olive/Opale et Lord Alfred Douglas se marieront après la liaison qu'Olive eut avec Renée Vivien puis avec Nathalie Barney...

(10) Toujours Lord Alfred Douglas.

(11) Toujours Olive Custance que Nathalie Barney avait surnommé « Opale ».

(12) La Muse aux Violettes : Violette Shillito.

(13) André Germain brouille un peu les cartes puisqu'il « jongle » avec le temps. Il a déjà parlé précédemment de la Baronne de Zuylen et là, il revient à sa rencontre avec Renée Vivien. La baronne Hélène de Zuylen de Nyevelt a occupé le terrain dans la vie de Renée Vivien jusqu'aux derniers instants de celle-ci puisqu'elle a empêché Nathalie Barney de venir lui dire adieu. André Germain l'appelle également « L'Etrangère ». Les ennemies de la Baronne (et elles étaient nombreuses car elle s'ingéniait à soustraire Renée Vivien à toutes ses relations) l'appelaient « la Brioche », à cause de sa corpulence !

VIII

Le retour de Lorély

Un peu selon ses désirs, un peu malgré elle, Renée Vivien s'est arrangé une vie. Des voyages se préparent ; le pavillon de l'Avenue du Bois s'éclaire des grâces d'un intérieur accueillant. Elle accepte toutes les distractions et par moments elle croit ne plus entendre la plainte qui persiste au fond d'elle-même, inexorable.

Mais une terrible éventualité s'approche, qui ne la laissera pas même jouir de cette paix illusoire : le retour de Lorély. Pendant que s'accomplissait la métamorphose, Lorély était en Amérique ; elle s'y est attardée quelques mois. Elle va pourtant revenir à Paris. Comme les êtres très faibles, Renée s'est armée d'une résolution violente.

Lorély n'a pu ni oublier ni se souvenir jusqu'à la fidélité. Un jour, très simplement, elle se présente à la porte de l'Avenue du Bois. Renée qui rentrait en automobile, l'aperçoit ; éperdue, elle ordonne au chauffeur de repartir. Elle n' imagine pas d'autre salut que la fuite.

Le drame muet n'avait été précédé d'aucune lettre, d'aucune explication. Elle est de la race de ces timides passionnés que le choc des mots déchire trop, qui se taisent jusqu'au geste cruel et définitif.

Mais Lorély n'est ni de celles qu'on retient, ni de celles qu'on congédie. Cette révolte irrite son impérieuse volonté. Peut-être le refus fut-il un parfum à la rose qui s'était si vite fanée entre ses mains impatientes. Sa résolution lui, pareille à l'éclair de son regard. De toute l'énergie de ses stériles séductions, elle s'acharnera à reprendre celle qui ose s'éloigner.

Entre les deux amies qui naguère échangeaient des serments la lutte commence, sourde, obstinée. Lorély un peu magicienne a mille façons de poursuivre et d'attendre Renée. Aux heures les moins défiantes, aux lieux les plus protégés, la voici qui surgit comme un fantôme du Passé. La promenade n'est plus une solitude et la musique n'est plus une rêverie. Renée entr'ouvre sa fenêtre sur le jardin, à cause de l'appel d'un mendiant. Mais le mendiant a déjà disparu, en lui jetant des fleurs.

Pourtant elle se défend, elle se raidit. Elle si facilement bouleversée, rien ne l'émeut plus de la part de celle qu'elle a uniquement aimée.

De Menton où son père est mourant, Lorély adresse un appel. En vain ; elle reçoit seulement une bague que bientôt elle renvoie. Prise de plus en plus à son propre jeu, énervée, malade, elle se rend à Nauheim pour prendre les eaux. Elle avoue sa détresse. Renée télégraphie : « Es-tu souffrante physiquement ? Alors je viendrai ». Et l'orgueilleuse Lorély lui répond de ne pas venir.

Pourtant une fois au moins la volonté de Renée a fléchi elles se sont revues. Elles ont parlé du Présent et ne se sont pas comprises. Entre elles l'abîme est devenu plus profond.

Ce qui défend Renée contre elle-même, plus encore peut-être que la peur des souffrances, c'est d'aimer son amour dans le Lointain, dans l'Irréparable. Elle sait qu'au royaume des Ombres nul ne le lui dispute, nul ne peut le lui profaner. Et Lorély ne lui a pas encore écrit les mots où se réveille l'invincible Sirène : « En te rapprochant de moi, tu ne perdras ni le désir ni le regret. »

IX

Beauté des chants

Les années où nous entrons sont celles où Renée Vivien a le plus écrit. La paix relative dont l'entourait l'Etrangère le lui a permis, et ce fut une des rares causes d'entente entre elles.

En quatre ans, de 1900 à 1904 environ, furent réalisées une dizaine d'œuvres : six poèmes, « Etudes et Préludes », « Cendres et Poussières », « Evocations », « Sapho », « La Vénus des aveugles », « Les Kitharèdes » ; quatre livres en prose : « Brumes de Fjords », « Du vert au violet », « Une femme m'apparut », « La Dame à la Louve ».

Une mystérieuse dédicace, dont il ne convient peut-être pas d'explorer le secret, semble indiquer que la plupart de ces œuvres furent composées ou du moins achevées depuis la rencontre avec l'Etrangère. Seuls, « Etudes et Préludes » s'offrent sans partage à Lorély ; si les initiales étrangement emmêlées se posent déjà à la première page de « Cendres et Poussières », les poésies cependant attestent la double présence, toute proche, d'un amour torturant et d'un ineffable deuil.

* *
*

Des deux premiers recueils j'ai déjà exprimé ce que je pensais. Pour « Les Kitharèdes », je n'aurais qu'à répéter ce dont j'ai caractérisé Sapho. On retrouve ici la même méthode et le même charme : les fragments des poétesses grecques enchâssés en de précieuses notices, reliques enveloppées de piété et devant lesquelles la ferveur du poète suspend, comme des lampes votives, ses propres chants.

Mais j'ai hâte de venir aux deux livres qui affirment le génie poétique de Renée Vivien et d'un magnifique coup d'aile, l'élèvent au-dessus de l'inspiration trop limitée, trop personnelle des débuts, la « Vénus des Aveugles » et surtout « Evocations » : ici il ne convient plus de commenter en passant ; il faut s'arrêter longuement pour rêver et respirer.

X

Le Pèlerinage de Bayreuth

Il est pourtant de beaux pèlerinages que ne dictent la contrainte d'aucun préjugé, ni les calculs d'aucun espoir cupide, qui ne manifestent que l'élan d'une âme pieuse envers les Héros ou amoureuse de belles voix mortes ou divinement couronnées d'épines. Il est des pèlerinages, ardents et libres, qui ne poursuivent que l'Art ou le Souvenir ou la sublime Amour.

Aux âmes ferventes Bayreuth est doublement sacré parce qu'il garde une tombe, parce qu'il fait entendre des chants. Renée Vivien avait longuement désiré cette ville, pareille aux plus sensibles et aux plus faibles d'entre nous qui du fond de leur inquiétude rêvent comme un bonheur presque impossible un livre partout offert ou une vision toute proche.

Une première fois elle s'était préparée à cette joie. Tout la réclamait et même l'attendait au rendez-vous une vigilante amie qui savait protéger ses bonheurs menacés. Mais les Heures et l'exact moment étaient parfois des maîtres cruels à cette âme indécise, déjà presque enfuie de la Vie. Quel songe l'arrêta ou quelle volonté mauvaise heurta la sienne, si fragile ? L'amie attentive espéra vainement. Elle ne vint pas.

Deux ans plus tard, elle fut plus heureuse. La discrète présence la veillait de nouveau (14) : elle arriva à Bayreuth consolée et presque ranimée. Ayant choisi sa place au coin le plus inaperçu de la ténébreuse salle, elle assistait aux représentations dans le recueillement et le ravissement.

Puis vint pour elle la grande révélation, l'œuvre bien-aimée qu'on ne pouvait connaître qu'un peu mystérieusement, au lieu même où le Maître avait vécu ses dernières années. Ce n'était plus son oreille, c'était son âme qui écoutait. Quel bouleversant bonheur ! Le génie réconciliait pour elle le Vrai et l'Harmonie, la Beauté, l'Amour et la Loi, Dieu et l'Art, tout ce que dans un Univers inexplicable elle avait vu cruellement opposé. Elle qui ne pouvait renier aucune Beauté, elle les trouvait toutes en un temple où les anges mêmes étaient musiciens. Entendant Parsifal, elle se sentit catholique.

La musique la ramenait à ce Christ auquel l'amour humain, déjà, avait failli la donner. Quand Ione avait succombé, elle avait souhaité de rejoindre son amie dans un même au-delà. Elle avait beaucoup causé avec le prêtre qui assistait la mourante. Et dans son cœur désolé, le Doute et l'Espoir avaient âprement combattu.

A Bayreuth une voix plus suavement impérieuse, la même peut-être, se laissait pressentir. Elle crut trouver la paix. Mais la Destinée, si ironique envers elle aux heures où elle implorait le repos, avait mis sur ses pas, près de la morte bienfaisante, une autre apparition : Lorély était là qui rôdait dans l'ombre et qui, improvisant un merveilleux poème de désir et de tristesse en envoyait chaque jour quelques feuillets hâtivement imprimés. Devant la présence réelle, Renée avait été forte et implacable, elle avait méprisé le cher visage ; mais comment eût-elle pu résister à la voix de la Sirène ainsi transposée ?

(14) La princesse « Baby » Hohenlohe.

XI

Chansons d’Égypte et de Grèce

Comme toutes les âmes inquiètes que déçoit le Réel et qu’attirent les Mirages, Renée Vivien aima passionnément voyager. Elle a beaucoup erré dans sa courte existence, tout à tout désenchantée et ravie. Des élans délicieux, l’illusion de s’évader, de soulever la pierre de l’impitoyable caveau pour pénétrer dans l’Inconnu et puis la pierre qui retombe, plus lourde.

Pourtant c’est dans ces courses un peu secrètes qu’elle a connu les rares moments d’oubli, de paix, de bonheur.

Parmi les Terres et les Villes, elle a eu des amies auxquelles elle est souvent revenue. Une fidélité tendre la liait à elles. Elle leur confiait ses pensées, que les Hommes ne pouvaient comprendre. Et reconnaissante d’avoir été parfois entendue, elle enrichissait leur trésor immortel d’un de ses poèmes.

Venise a été sa préférée. Un attrait fiévreux devait l’unir à cette cité presque semblable à elle, et que semblent consumer somptueusement le regret du Passé et l’amour de la Mort. Elle que poursuivaient l’horreur et la fascination des suprêmes Décompositions, elle qui apercevait déjà sur les lys les plus purs la tache de l’Avenir, elle savait gré aux beaux palais souillés, aux pierres mourantes de ne pas différer de l’image qu’elle s’était faite de la Vie. Et puisque devant aucune trahison et devant aucun désespoir ne pouvait fléchir son dévouement à la Beauté, elle admirait la Ville qui meurt avec magnificence.

Plus d’une fois, elle lui murmura à mi-voix ses chagrins, ses confidences, ses reproches :

*Parmi les lys je songe que c’est toi
Qui me fis le plus grand chagrin d’amour, Venise !
Tu m’as trahie autant qu’une femme et conquise
En me prenant ma force, et mon rêve et ma foi.*

Tolède lui fut une Sirène presque pareille et sur une autre lyre a chanté le même mortel poème. Là lui est apparue, frissonnante et dominatrice, Notre-Dame des Fièvres.

* *
*

Pourtant d’un autre amour, tout clair et odorant, elle a aimé Constantinople en qui s’animaient pour elle les Mille et Une Nuits. Les grises Nostalgies l’emmenaient à Venise mais un plus féérique espoir l’entraînait vers Constantinople : « Je suis éblouie de tout l’inconnu de l’Orient », s’écrie-t-elle, offrant sa joie à une amie lointaine (15). Et elle que rassasiait trop souvent son désir, elle répète : « Je suis revenue ici parce que les choses y sont belles. »

Elle fut de ceux qui, pour aimer tout à fait, ont besoin de confondre les lieux avec de chers visages. Si elle put ailleurs évoquer à son gré ses belles mortes, n’étant plus séparée d’elles ni par la Présence, ni par la Vie, à Constantinople elle a trouvé une beauté énigmatique dont certains de ses poèmes demeurent illuminés :

*Le couchant répandra la neige des opales,
Et l'air sera chargé d'odeurs orientales...*

* *
*

Tolède, Constantinople, Venise ! Elle a répondu à l'appel de ces fiancées du soir que le Crépuscule amoureux couvre de ses pierreries. De même l'ont conviée les contrées les plus légendaires, celles que sacre en son déclin le Passé fabuleux du Monde. D'abord elle est allée vers la Grèce, vers l'Égypte. Plus tard elle entendra encore l'appel grave d'un plus mystique royaume.

Son voyage en Grèce, je le connais par les images qu'elle envoyait à une amie, les ornant de quelques paroles aussi belles que les temples reflétés. Extase et désolation devant la Beauté, élans et soupirs où passent les battements d'un cœur trop avide pour ne pas souffrir sans cesse ! De quel port murmure-t-elle ces mots qui disent son désir et sa vie : « Une voile... prête à partir pour l'Inconnu ? » A Athènes, indécise entre le Chagrin et le Rêve, elle soupire : « J'ai cru entendre ce soir une phrase merveilleuse, « silencieuse comme un poète ». Mais je crois m'être trompée. » A Mycènes, plus triste, elle reprend : « Il n'y a que moi et l'Infini. Personne ne dit les mots qu'on aurait voulu entendre. » Devant le théâtre de Bacchus elle songe : « Un théâtre mort, un souvenir... ce qu'il y a de meilleur sur la terre. » Et sa pensée retourne à la seule affirmation qu'elle ait trouvée : « S'il y avait ici une déesse du Silence, je l'adorerais à genoux... Mais je crois qu'elle a pour nom sacré la Mort. »

Elle revient au Pirée, elle va repartir et devant la vie inutile, devant le faux voyage, sa plainte reprend : « Quelle voile m'emportera vers l'Éternité ? »

Une autre fois, elle est encore sur un vaisseau mais les pays entrevus ont su mieux la consoler et voici qu'elle écrit à l'amie ces lignes admirables devant lesquelles ma prose veut humblement s'effacer : « En route pour l'Inconnu. Demain je serai à Jaffa, puis Jérusalem !

« Oui, moi païenne s'il en fut jamais, une attardée, une oubliée des beaux Siècles avant Jésus-Christ, je vais à Jérusalem. Je vous rapporterai quelque chose de très saint de là-bas, quelque chose de sacré. Quoi ? Je ne sais pas encore.

« J'ai entrevu la merveille égyptienne, l'enchantement des Pharaons disparus, Isis aux ailes vertes qu'elle étend en signe de protection sur les morts, Anubis à tête de vautour qui pèse leur cœur dans la balance suprême, Nephtys, la déesse qui attend et qui considère l'âme craintive.

« Oui, j'ai vu tout cela et je suis revenue avec le désir de voir encore, de voir autre chose, de voir jusqu'à ce que je devienne aveugle, de tout voir sur la Terre et de voir jusque dans l'au-delà. On ne voit jamais assez loin, on ne voit jamais assez.

« Ici, je suis calme parce que je suis seule. Les mauvais génies m'ont quittée. Ils sont très loin, ils m'attendent peut-être à mon retour.

« Dieu ! que je hais Paris ! Et pourquoi y vit-on quand il y a de si beaux pays, des pays où l'on est libre parce qu'on est étrangère et seule ? »

(15) La Turquie Kérimé Turkhan-Pacha, à laquelle Renée Vivien adressa plus de 120 lettres « enflammées ». Elles correspondirent tout d'abord sans se connaître

(Kérimé avait envoyé à Renée Vivien une lettre au sujet d'un de ses recueils de poème). Elles se rencontrèrent en 1905 à Constantinople.

XII

Harmonies

La beauté de la vie de Renée Vivien, malgré toutes ses tristesses, c'est de n'avoir jamais été stagnante, de s'être toujours avancée et épanouie. Et peu à peu, dans son deuil mélodieux se précisent autour d'elle ces harmonies ineffables dont son âme fut toujours avide.

Il est peut-être temps de la décrire physiquement. Était-elle jolie ? Son visage n'offrait pas les lignes continues et parfaites que désire notre regard amoureux des statues. Certains ont admiré la beauté de ses paupières, la pâleur dorée de ses cheveux. Elle était jolie, disent-ils, mais elle était quelque chose de plus rare encore.

Ses beautés profondes flottaient autour d'elle. Parfois elles se posaient sur son sourire, sur sa voix, sur ses gestes. Tout en elle avertissait qu'elle n'était pas absolument de cette Vie. Elle glissait sur la terre comme un léger fantôme ; parfois elle se révélait un peu plus et on devinait la sœur de ces êtres diaphanes que le Clair de Lune arrache aux calices des fleurs, que le Crépuscule dérobe au mystère des forêts.

D'où venait-elle ? où allait-elle ? Elle-même ne le savait pas. Et en la voyant passer, si étrangère au Réel, si fragile, on se prenait à songer tristement.

Sa voix surtout était musicienne. Elle prolongeait les mots d'un écho intérieur qui mettait en eux une résonance liquide et infinie.

La nuance et le reflet étaient le poème constant de sa vie. Elle les posait aux choses qu'elle choisissait, aux actes qu'elle accomplissait. Tout autour d'elle en était spiritualisé.

Elle fut de ces êtres assez beaux, assez simples pour vivre leur poésie au lieu de l'imaginer seulement et de l'écrire. Elle était trop sincère pour comprendre la double vie des gens de lettres qui rêvent avec leur Muse et dorment avec leur cuisinière. Là où d'autres se fussent contentés d'un désir et d'une métaphore, elle mettait ingénument une réalité. Elle eut autour d'elle, dans son intérieur, la nuit parfumée qu'elle aimait.

Elle avait quitté son pavillon tout en restant fidèle à sa demeure, elle s'était fixée au-dessous de l'appartement où Ione avait vécu. Peu à peu, à mesure que sous la souffrance son âme s'affinait, elle augmenta les Beautés et diminua le Jour.

Les rideaux profonds se fermaient sur l'offensant Midi et les fenêtres se masquaient de délicats vitraux. Partout brûlaient les cierges et les odeurs, ces odeurs précieuses qu'elle avait rapportées des plus fabuleux pays. Cà et là des lampes ailées ou sur le sol de petites bêtes lumineuses jetaient leurs clartés fantastiques. Une religieuse pénombre ensevelissait sa vie.

Des meubles admirables, venus de très loin, perpétuaient l'âme de cet Extrême-Orient qu'elle aima. Les lys ardents et les verreries irisées suspendaient dans l'atmosphère un songe de fragilité. Elle s'étendait sur un lit merveilleux qu'avec la patience du Moyen Age des ouvriers d'un mandarin avaient jadis incrusté.

Chez elle les objets étaient choyés. Mais surtout les petits Bouddhas étaient heureux qu'honoraient les veilleuses et qu'elle-même nourrissait chaque jour avec les offrandes rituelles de riz, de parfums et de fleurs. Elle leur apportait ses élans incompris et ses confidences froissées. A ces chers Dieux Lares elle avait adjoint

une plus émouvante compagne. En l'un de ses voyages elle connut une statuette qui rappelait étrangement les traits de l'amie aux violettes. Elle la ramena avec elle et lui voua un culte fervent. Elle lui avouait tout. Aux heures les plus navrantes, elle l'interrogeait, elle la priait.

Quand elle mourut, des biographes trop littéraires ont conté qu'Avenue du Bois les cassolettes se consumaient jour et nuit devant l'effigie de Sapho. Ils se sont trompés. Ce n'était pas Sapho, mais le simple amour dont s'enchantait sa vie désolée...

Pâles ou sombres, ses robes la vêtaient presque toujours d'un deuil discret. Parfois elle consentait aux blancheurs et s'illuminait de leur féerie. Telle on l'a vue s'avancer à un mariage, enguirlandée de dentelles et presque vêtue de lys qu'elle tenait à la main, gracieuse et pourtant si lointaine, moins pareille à une parente qu'à une Fée.

Avec de subtils égards elle se conformait à l'Heure et au Lieu. Elle respectait les harmonies du Monde, elle souhaitait de plaire aux Etres et aux Choses qu'elle visitait. Pour aller vers la cathédrale de Chartres, elle s'était drapée dans le plus du plus aérien tissu. En sa vie tourmentée, ce fut une journée presque diaphane : à l'église elle parut s'évader ; devant le porche elle expliqua les vieilles pierres avec des mots du poète, avec des intuitions sacrées. Ceux qui l'accompagnaient la reverront ainsi, voilée comme une victime, transparente comme une pensée.

Elle s'échappait parfois vers l'Art, extasiée, presque heureuse. Elle aimait tous les arts et les pénétrait profondément. Elle aimait toutes les Beautés et jusque dans la Mort elle fut leur amante.

Dirai-je ses ferveurs envers les marbres de la Grèce ou les maîtres d'avant Raphaël ? On les a déjà pressenties. A Florence, à Venise, mêlant à son émotion le souvenir d'une amie musicienne, elle avait d'affectueux regards pour les anges de Fra Bartolomeo, ces « petits musiciens du Silence », comme elle les appelait. D'une boîte aux précieuses reliques les voici qui surgissent et la pièce s'attendrit du sourire de son amitié.

Parmi les contemporains, elle choisit Lévy-Dhurmer. Elle le goûtait à cause de ses évocations mystérieuses, de ses tons atténués, de son effort à pénétrer dans les morbides royaumes. Elle passait des heures, très grave, à contempler un visage de femme par qui s'exaltait en elle la tragédie de vivre. Dans le miroir qui lui était offert, elle contemplait Notre-Dame des Fièvres. Ou bien, presque apaisée, elle écoutait les Vierges rapprochées et étrangement enfantines qui sous les pins sacrés osent murmurer le nom d'Eleusis.

Soucieuse que chacune de ses démarches fût accompagnée de beauté, elle priait l'artiste de protéger ses poèmes, de jeter entre les pages ou sur la couverture quelque enveloppant dessin. A ceux qu'elle conviait elle voulait éviter le passage brusque et presque brutal du Réel à la Mélodie.

Lévy-Dhurmer la servait de son mieux, attentif à des volontés charmantes et parfois irritables. Un malheur survint. Par un inexplicable vol, le portrait qu'il avait fait d'elle fut reproduit et donné. La jeune fille que faisaient tant souffrir les indiscretions et les regards ne pardonna pas.

De tels heurts ne pouvaient survenir entre elle et les poètes, car elle n'aimait que des disparus. Au lointain des siècles, Sapho, Dante et Shakespeare furent ses dieux. Plus près de nous elle chérissait ces Anglais d'une Aube vite éteinte dont le fragile destin lui était presque fraternel, Baudelaire peut-être son plus proche parent et les admirables méconnus à cause desquels elle a crié ce reproche à la Gloire : « Toi, la servante battue des bouchers et des hurleurs

d'estrade... toi qui places Hugo, le prince des bourgeois, plus haut que Rimbaud et que Charles Cros. »

Je serais injuste de ne pas ajouter à ces noms celui de Swinburne, apôtre des mêmes autels, le seul vivant en qui elle se soit retrouvée. Comme elle dut aimer cette délicatesse qui exprime ce qu'elle ne peut ressentir, ce cœur d'homme assez subtil pour respirer les violettes de Psappha !

Parfois, surgissant des limites du Passé, les beaux cueilleurs d'images viennent consoler l'enfant triste qui chante au fond des crépuscules. Mais ce n'est pas à eux qu'elle s'est livrée...

*Je n'ai point contemplé le mirage des formes.
Je n'ai point désiré l'oasis des couleurs...
Au profond des palais où meurt la lune jaune,
Les cithares et les harpes ont retenti...*

Elle n'en a pas dit davantage. Laissons ce cœur jaloux posséder comme un secret le nom de ses plus chers musiciens.

* *
*

Ne faut-il pas parler encore d'une des ses harmonies qui était sa bonté ? Tout ce qu'elle avait, elle le donnait, souvent par indifférence ou par faiblesse, mais d'autres fois par un bel élan ou par un choix exquis. Ses prévenances touchaient les humbles et ses attentions étaient le parfum même de l'amitié. Elle savait parer d'une grâce très spéciale l'objet que pour un être ami elle rapportait d'un lointain voyage, le livre qu'elle avait désigné et elle-même vêtu.

Deux exemples entre tous hantent ma mémoire ; Elle apprit que l'un des écrivains qu'elle admirait le plus avait laissé une veuve dans la misère ; durant des années, à cette femme qu'elle ne connaissait pas elle fit servir anonymement une pension. L'autre geste de pitié fut envers un livre. Elle avait tendrement goûté le « Coffret de Santal », de Charles Cros, alors épuisé. Elle voulut communiquer sa joie à ceux qui ne pouvaient plus le lire et le fit réimprimer à ses frais. (*)

Ainsi sur un sol dur et sans miséricorde s'effeuillent parfois les fleurs des Fées.

(*) *Entre les témoignages autorisés qui se contredisent je n'ai pu débrouiller la part de vérité que contient cette anecdote. Un fait demeure acquis, l'intention de Renée Vivien.*

XIII

Le voyage de Mytilène

Renée Vivien possédait une maison à Mytilène. Dans sa vie délicate, je ne sais pas de trait plus parfumé.

Je ne sais rien aussi qui montre davantage sa sincérité. D'autres, moins simples et moins indifférentes à la célébrité, eussent peut-être tenté un voyage à l'île fameuse comme une sorte de paradoxe et d'ostentation. Elles auraient entraîné derrière elles un cortège, et se fussent pourtant déplues. Mais quelle autre eût pu séjourner des semaines, contente et seule, sur une plage désolée que n'embaument plus que les Souvenir ?

Souvent, quand la terreur et le dégoût du Réel la secouaient jusqu'à la nausée, elle s'enfuyait vers Lesbos. Et l'île l'accueillait comme une amie, lui donnant la chasteté de la solitude, la paix du Rêve. Heureux ceux qui ont un sanctuaire harmonieux à leurs pensées et savent parfois s'y réfugier pour retrouver les forces inspiratrices et l'amour du combat !

A Mytilène elle fut heureuse. Ses vers nous le disent, car dès que la joie touche leurs ailes lassées, le nom bien-aimé revient comme l'écho même du bonheur :

*Je retrouve tes flots, tes oliviers, tes vignes,
Et ton azur où je me fonds et me dissous,
Tes barques, et tes monts avec leurs nobles lignes,
Tes cigales aux cris exaspérés et fous...*

Ne recevait-elle pas, là-bas, tout ce qui pouvait l'enivrer sans la blesser ? L'ardeur des fleurs, le sourire calme des flots, le chant des souvenirs. Les chemins bleus de la nuit accueillait ses pas et lui révélait des visages si purs qu'elle en était consolée.

Elle aurait tant voulu écarter d'elle toutes les imperfections, toutes les virilités, toutes les laideurs ! Elle avait cru qu'elle vivrait toujours avec de belles jeunes filles, à l'âme libre et inspirée. Sous doute elle avait vu venir à elle, sous ses tresses blondes, l'un des plus beaux poètes de ce temps. Mais ce bonheur s'étant éloigné, à peine si quelques fugitives rencontres reflétaient ses désirs. De plus en plus les fatalités de sa vie l'amenaient vers des femmes fausses et fardées qui ressemblaient plus aux Bacchantes de la Démocratie qu'aux prêtresses du chœur antique. Le mauvais milieu se resserrait autour d'elle impitoyablement, l'opprimait, l'entourait, l'étouffait.

De là, un pessimisme assez injuste qui lui fit juger toutes les femmes d'après celles dont elle avait été déçue. Pourtant même de nos jours il existe de ces êtres charmants qui vivent en dehors des âpres frontières du Sexe et des lourdes conventions sociales, les uns purs et les autres sensuels mais tous graves envers leurs harmonies, soulevés d'enthousiasme et de sincérité, et qui répandent sur notre vieux monde flétri une merveilleuse jeunesse. A cause d'eux les poètes chantent encore et les sages ne sont pas désolés.

Ceux-là, Renée Vivien ne les a pas connus. Mais dans le souriant passé de Lesbos elle les a respirés. Voyons-la qui s'accoude à la fenêtre ou s'appuie aux arbres du verger. Impatiente et fidèle, elle attend le soir. Et les vierges douces apparaissent, dont les pieds légers effleurèrent jadis l'herbe et les asphodèles.

Avec la confiance de son cœur ingénu, avec l'élan de sa bonté blessée, elle les accueille toutes, celles qui ont brûlé d'un amour semblable au sien et celles que posséda seule une plus profonde pureté. Elle sait aimer sans rancune des biens qu'elle a quittés. Et sa compassion pleure sur les défrites amantes, mais sa piété réchauffe au fond de leur tombe solitaire les petites mortes qui n'ont jamais aimé.

Parfois descend sur elle la beauté de l'heure grecque, la paix devant la Vie, la fierté devant la Mort.

Des femmes médiocres ou dont la splendeur n'était que charnelle l'ont suivie dans l'Existence. Mais à Lesbos, quel choix parmi les immortelles compagnes ! Elle hésite, attentive et ravie. Au dehors, le Matin joue avec les oliviers et les brises chargées d'odeurs lui apportent le refrain des noms aimés. Elle relit les textes trop rares et croit que les pierreries échappées du désastre antique ruissellent sur ses genoux. Avec des soins patients, elle ranime les images obscurcies et voici qu'au détour d'un vers brille l'éclair d'un sourire féminin. Dika, Timas, Eranna ! Ne faut-il pas accepter la brume où sombrent leurs visages et leurs chants puisque leurs noms mélodieux survivent et quelques-unes de leurs grâces ? Une lueur sur une âme profonde, n'est pas bien plus que la vérité intégrale d'un être décevant ?

A Lesbos Renée Vivien n'a voulu nulle présence et nulle vivante amitié. Il ne faut pas heurter les heures qu'on passe avec les Ombres. Atthis et Gurinno se tiennent à ses côtés, les cigales chantent pour elle, la Mer est sa musicienne. Sa plainte et son désir ne vont que vers les Mortes.

* *
*

Comment dans la solitude de Mytilène a lui cette apparition, a jailli ce retour du Passé ? Rapide comme un page, imprévue comme un danger, Lorély a surgi sur les chemins bleus. Et Renée qui la redoutait a respiré, ainsi que la rose de Lesbos, son charme indicible. Des jours ont coulé, douloureusement tendres, irrésolument beaux...

Jours sans lendemain. Impuissantes envers le Bonheur, elles rejettent bientôt la coupe à la Mer. Mais, reproche à leurs vies retombées, devait longtemps les poursuivre le souvenir du temps éphémère où séparées et si proches elles possédaient deux maisons à Mytilène et n'avaient qu'un verger.

XIV

Soirs de Nice

Par un crépuscule doux et délicat où semblaient s'épanouir les violettes de ses chants, j'ai pénétré dans son jardin de Nice. Jardin intact après quatre années, mais que menace une ruine prochaine. Là elle n'est pas tout à fait morte. Là pour une heure j'ai causé avec elle, j'ai goûté la paix triste et la frêle tendresse de son âme.

Jardin si semblable à elle, qui garde le parfum de sa mélancolie et la couleur de ses songes : au pied des beaux chênes qui escaladent la montagne et s'élancent vers la lumière, il se tapit en un vallon, dans l'inexprimable poésie des fleurs, de l'ombre et du silence. Voici la petite maison, humble et basse, touchante comme son cœur prosterné. Les fleurs ! avec émotion je reconnais les siennes : fidèles comme un regret, durables comme une pensée d'amour, ce sont les iris blancs et mauves, les violettes, les violettes infinies.

Ce deuil doublement teinté, ce deuil qui est sien s'insinue en moi profondément. Je ne vois plus des fleurs, mais ses poèmes qui vivent, ses douleurs qui s'exhalent. Entre elle et ce coin de nature l'amitié ne s'est pas brisée. Elle est attendue et les plantes ne s'étonneraient pas si passait parmi elles sa silhouette funèbrement voilée.

Les cœurs distraits ont pu quitter son deuil, son jardin la pleure et reflète toujours le calme désespoir qu'elle lui avait enseigné.

Le Jardinier m'interrompt. Ce que mon cœur avait pressenti, il le précise avec des paroles. Les rêveries subtiles, les pures intentions de Renée sont remuées par les mots du paysan. Et une attendrissante simplicité, un charme de bonté tombent sur les pensées que je savais proches sous les voiles du Soir.

« Mademoiselle nous commandait de cultiver les violettes, à cause d'une amie à elle, qui était morte. » Comme ils émeuvent le Jardin, ces mots qui disent son secret !

Le Jardinier parle d'elle. Modeste sœur du roi de Bavière, son souvenir aussi se fait légende dans l'âme des simples. Quelque chose de fabuleux estompe cette phrase : « Mademoiselle partait ensuite pour le Caire d'Égypte. »

Peu à peu dans le crépuscule ami tous ses gestes se raniment. A la petite maison basse elle avait donné une âme orientale dont le songe bizarre semble revivre à travers les volets clos. Quelque chose des pays lointains qu'elle avait traversés la suivait et se déposait négligemment autour d'elle. Suspendant au-dessus des violettes et des fraiséas des clochettes d'argent, égrenant aux arbustes des poupées peintes, elle avait, sans troubler les beaux iris qui rêvent du Japon, créé un petit Orient artificiel. Innocente féerie qu'accentuait étrangement le clair de lune, quand ses rayons soulevés par la brise venaient jouer avec les musiques argentées.

L'ombre légère nous guide aux lieux qu'elle préférait. Que de fois elle a suivi l'allée montante qui la menait vers les Pins et la Solitude ! Avec un trouble je mets mes pas dans ses pas. Une double présence me pénètre, l'odeur de pourriture qui se lève des feuilles mortes, la voix très douce d'une cascade : double reflet de son âme, penchée vers la Mort et si mêlée aux murmures de la Forêt. Je ne puis me défendre du sentiment que c'était ici son bois sacré, où ses pensées se dépouillaient du lien terrestre, où ses poèmes naissaient. Ne marchait-elle pas entre les plus beaux inspireurs, à ses pieds les oliviers trop heureux et

trop sages mais au-dessus de sa tête les pins noblement déployés qui lui offraient leur ombre et leur fierté ?

Voici un coin qui lui fut plus fraternel encore, le petit étang autour duquel des arbres délicieux se sont assemblés. Comme un sourire sans violence, la menue blancheur des roses apparaît parmi les branches. Un arbuste singulier, suave autant que le fut la jeunesse de Narcisse, se mire dans les eaux.

Intimité des âmes demeurées candides ! Elle se plaisait à suivre sur cet étang de petits voiliers. Elle eut un grand chagrin pour l'un d'eux qu'elle aimait et qui avait disparu, une joie lorsqu'il fut retrouvé au fond d'un naufrage. Elle venait souvent, la nuit, dissiper puérides les visions affreuses qui poursuivaient son insomnie.

Ses promenades ont imprégné le jardin non comme des pas qui marquent le sable mais comme une incantation qui flotte. Peu à peu je les revois, le jour accablées de tant de deuil et de mélancolie – « un voile noir sur la tête », rappelle le Jardinier – mais la nuit si fantastiques.

Les voisins qui s'attardaient par hasard aux mêmes heures et qui la devinaient à sa petite lanterne, crurent peut-être à la nocturne errance d'une de ces âmes en peine qui, après leur passage terrestre, hantent encore notre séjour...

Ils ne se trompaient qu'à demi. N'était-elle pas toute étrangère à ce monde, une Fée punie et exilée ? Les conventions et les coutumes des Hommes la faisaient souffrir sans qu'elle put les reconnaître. Leur dureté l'étonnait. Elle se souvenait d'autre chose, d'un univers plus fluide et plus pur.

Inclinée sur le petit étang, quelles voix a-t-elle surprises, quels visages a-t-elle retrouvés ? Je voudrais espérer que là elle cessa d'être seule et connut de furtives compassions...

Je n'ai pas tout dit de ce jardin unique que la Nature avait préparé et dont une âme fit un poème. Il faut que je conduise le lecteur à cette sorte de promontoire qui arrêta parfois Renée et d'où la vue, ailleurs emprisonnée par le vallon, brusquement se dégage et s'épanouit. Les regards frappés fixent l'antique séduction de Nice, dont à travers les siècles tant d'hommes furent les amants. Son admirable amphithéâtre s'étage, premiers gradins où les maisons commencent de s'enfoncer dans la verdure, forêts plus sévères qui laissent luire les rares demeures comme des destinées, et là-haut, au-dessus du romanique humain, les monts qui rêvent, couronnés seulement de ce large diadème d'améthystes que leur confère le Soir.

Pour un paysage atteint et que j'ai tant aimé, une pensée me console : celle du poète qui fut l'un des derniers à accueillir en ses regards profonds la beauté de Nice, cette beauté qui s'en va.

Parmi ces vastes horizons ma contemplation qui se dispersait se concentre sur un signe. Une prière veille ce ciel païen, ce sont les tours de Saint-Barthélemy. Leur voix soudain trouble d'un pathétique appel la paix de l'Heure vespérale. Comme ces cloches ont dû retentir au cœur de Renée, apportant à la prêtresse désolée l'accent d'un espoir inconnu !

Devant ce dialogue qui s'inaugure entre une jeune fille défaillante et les anges de la Nuit, je m'arrête avec respect. Dans cette vie visitée de tant de tempêtes et de tourments, voici pourtant que vient le drame le plus émouvant.

* *
*

Demeurons ici, saisis par d'indicibles accords entre le Jour qui meurt, le paysage qui s'éteint délicieusement, les arbres qui reçoivent un dernier et plus rose message. La Fée est partie mais ses musiciens chantent encore... Mélancolie d'une table servie pour les Etrangers, qui reflète toutes les attentions de l'Hôte mais où il ne s'assoira plus. Hâtons-nous de jouir du beau concert. Les Hommes viendront bientôt avec leur progrès, leur besoin de destruction, leur amour de la laideur : pour faire une route, ils écraseront le Jardin.

XV

A l'Heure des Mains Jointes

Voici l'heure où j'aime le mieux Renée Vivien. C'est comme si sa personnalité étrange et un peu mystérieuse se dédoublait. Au-dessus de l'amante apparaît l'amie à la tendresse plus calme et plus profonde, au-dessus des sens subtils et enfiévrés, l'âme, si noblement sereine. Sa tristesse se transforme. Ce n'est plus un désespoir et une révolte, une morbidité qui se dégage pour chercher des victimes. C'est un deuil apaisé qui sait éclairer et consoler les autres mieux que la joie.

Un vers de Dante-Gabriel Rossetti, exquis et presque irréel, sert d'épigraphe à ce chapitre de sa vie : « ... The hour of sisterly sweet hand-in-hand ». Plus beau que les ardeurs azurées du Midi, le Crépuscule s'est levé. Les bouches n'appellent plus les meurtrissants baisers, les corps ne désirent plus l'union décevante ; meilleure, l'heure du tendre renoncement est venue. Les mains seules se cherchent et se retiennent avec une fraîcheur sororale ; rapprochement fragile et presque mystique, étreinte plus sincère dont la modestie est pareille à la douceur de l'heure grise, au parfum des violettes.

L'odeur trop lourde des lys, l'amoureux enchantement des roses ne troublent plus autant la jeune fille : elle ressent au fond du soir les premières clartés. Elle commence de découvrir un sens à la Vie, un enseignement à la Douleur. Nous qui l'avons vue suivre jusqu'ici en esclave ses égarements et ses fièvres, subir avec fatalité des lois cruelles qu'elle n'interroge même pas, nous l'entendons, stupéfaits, prononcer ces nobles paroles où se découvre l'évolution d'une pensée, la route étoilée d'une âme :

« Dieu fut pour moi très étrangement bon toujours et je lui suis reconnaissante. Il me donna des yeux pour voir toute la beauté qu'il créa si généreusement et tous les sens qui servent l'âme. Enfin il me fit triste et solitaire, ayant le goût de la mort et le grand amour de la paix. Pour tout ceci, je lui suis reconnaissante ; et je le prie d'éloigner de moi le plus possible la laideur qui en somme est le mal.

« Je crois en Dieu et je l'aime. Je croyais en lui autrefois en le haïssant. Aujourd'hui je l'aime et j'accepterai tout de lui parce qu'il fit mon âme qui en somme est moi et non mon corps, quoique je ne méprise pas non plus mon corps qui ressemble à mon âme. »

Mots très simples, sourire voilé et si profond qu'il rejoint les plus belles confessions pour nous rassurer en face de la Mort obscure et certaine, de toutes les incertitudes de la Vie.

* *
*

A l'heure des Mains Jointes... Ainsi se nomme son chef-d'œuvre, étrange livre presque absent du Réel, presque tout entier tourné vers le Passé et où se respire la même paix qu'en une crépusculaire contrée.

Elle nous parle encore de Lorély. Mais le sentiment le plus passionné de son existence s'est fait si lointain qu'elle en sourit faiblement comme d'un événement advenu à une étrangère, et ne le reconnaît plus. D'autres fois, plus

fidèle à elle-même, elle se penche sur les souvenirs : c'est alors qu'elle reçoit toute leur beauté, et comme ces fleurs qui ne livrent leur arôme que dans la Nuit, ils s'épanouissent inexprimablement.

Autour d'elle, pour ne plus lui faire mal les sons s'amortissent, les couleurs s'éteignent, les parfums même se tamisent. De leur cendre et de leur fantôme elle compose des harmonies nouvelles. C'est comme si sous la poussière du Passé ou sous la clémence de l'Heure, un gris apaisement envahissait toutes choses, objets et pensées.

Par là s'achève le talent d'un poète qui avait toujours préféré les reflets aux nuances, et les violettes aux roses.

Lorsqu'elle évoque le Présent, c'est avec le même recueillement. Elle ne se soulève plus aux ivresses qui naguère la déchiraient autant qu'elles la ravissaient. Loin des souffles violents, dans un jardin bien fermé de ses murs ou dans une chambre bien abritée de ses rideaux, elle accueille le Bonheur. Et il vient à elle d'un pas si furtif, d'une allure si timide qu'il semble craindre d'éveiller près d'eux une sombre sœur endormie.

Perdue parmi les vivants, elle a regagné son asile. Ces félicités discrètes la rapprochent de l'élément natal loin duquel ses gestes exilés demeurent inexplicables et blessés : là un rempart liquide protège la Nymphé et le Clair de lune vêt la démarche de la Fée.

Nous aussi, aux heures où dans la chambre convalescente le Bonheur entre ainsi qu'un hôte léger, nous prendrons ce livre. Si doux et réservé qu'il est un compagnon, si mélodieux qu'il embellit la Vie....

Pendant, parmi les plaintes voilées et parmi les bonheurs atténués jusqu'à n'être que des mélancolies, deux fortes amertumes vont encore l'envahir. Sous la curiosité injuste et les propos cruels, elle se redresse avec fierté et jette ces cris superbes qui traverseront les siècles comme la révolte d'un grand cœur : Sous la Rafale, le Pilon... Nous apprenons combien elle a souffert et par d'autres blessures que celles qu'elle avait choisies elle-même, par toute cette impudeur dont le jugement des Hommes meurtrit une vie délicate.

Mais pire encore que le reproche des autres, voici un doute affreux qui s'élève de l'abîme de son propre cœur. Elle ne croit plus à l'appel mystérieux qui l'avait choisie et de son front égaré elle laisse tomber la couronne que les Muses lui avaient tressée.

*Mes vers n'ont pas atteint à la calme excellence.
Je l'ai compris, et nul ne les lira jamais....*

Hélas ! il est trop tard. Notre protestation passionnée, vous ne l'aurez pas entendue. Nous ne pouvons que répandre sur votre tombe les fleurs dont nous eussions aimé exalter votre vie. Vous n'avez pas encore la gloire, mais l'amour des meilleurs. Ceux qui vous connaissent ne vous lisent qu'avec un culte et votre nom est entre eux comme un signe fervent.

Comment vous étonner d'un sort qui fut aussi celui des beaux inspirés auxquels s'appuie votre chant ? Tous, ils l'ont subi et Keats qui était votre frère et Baudelaire et Verlaine qui sur la terre étrangère vous ont accueillie et dans nos jeunes rangs, le seul poète que baigne la même pâle aurore, le fils de ce Charles Cros que vous aimiez. Les poètes ne devraient pas trop se plaindre de l'heure sacrée où leurs poèmes ne se dévoilent qu'aux cœurs pleins d'attente et n'animent que les voix les plus pures.

Inclinée sur votre tombe et sa beauté répandue dans ses vers autant que dans les clartés de son visage ou l'ondoisement de ses gestes fluides, tard, trop tard Lorély vous a murmuré cela. Laissez-moi vous redire ces mots définitifs et que jusque dans la demeure où vous vous êtes retirée, une voix si chère atteigne et persuade votre esprit !

*Oui, tu t'en iras vers tes frères les poètes,
Et dans leurs rangs serrés, tous, ils t'accueilleront,
Avec leur voix sans timbre, et leurs lèvres muettes*

*Martyr de la Beauté, toi dont le jeune front
N'a point eu ces lauriers qu'on jette sur la tombe,
-La louange tardive est égale à l'affront -*

*Tous, Marlowe et Villon, et l'âme de colombe
De cet adolescent, Keats, seront tes amis ;
Poète qui mourus ainsi qu'un beau soir tombe.*

*Et ceux qui, dans ta vie, étaient tes ennemis,
Effenilleront aussi sur toi des violettes,
Comme hier, sur ton cœur apaisé, j'en ai mis.*

*Atthis, que dans tes vers doucement tu regrettes,
- Fidèle au souvenir dont rien ne peut leurrer -
Veut te suivre, portant au cou ses amulettes....*

XVI

Orage et Agonie

Bien jeune encore, Renée Vivien avait goûté la Mort avec une ardente extase. En 1900, durant son séjour en Amérique, on la voyait s'attarder indéfiniment aux cimetières. Son amie morte l'attira encore davantage vers l'énigmatique sommeil. Son culte joignait la Mort à la Beauté, ses offrandes se partageaient avec justice entre les deux divinités que les Hommes n'ont point coutume de réunir.

Elle n'osait préférer l'une à l'autre. Souvent tentée d'abrégier la route entre la veille fiévreuse de la Vie et ce qu'elle considérait comme le lit nuptial, elle examina diverses façons de suicide. Elle les rejeta toutes, parce qu'aucune ne satisfaisait en elle l'instinct de beauté. Elle se résigna donc à attendre ; un obscur pressentiment l'avertissait que ses jours terrestres n'étaient pas largement mesurés.

* *
*

Comment en vint-elle pourtant à enfreindre la règle qu'elle s'était prescrite et, dans un moment de désespoir, à recourir au poison ? Ce fut à Londres, vers le mois d'août 1908. Elle devait se rendre, cet été-là, à Bayreuth ; mais souvent de mauvais génies s'interposèrent entre elle et les asiles où l'attendait la solitude couronnée de songes.

J'aurais voulu n'avoir qu'à rassembler une moisson parfumée dans cette existence où les fleurs de Perséphone se mêlent étrangement aux ronces du chemin. Mais pour m'expliquer son suicide, j'ai dû écouter de tristes récits, pénétrer dans la complexité de circonstances misérables. Recherche doublement stérile, car certains détails me manquent et les égards dus à une trop récente histoire m'empêchent de livrer ceux que je possède.

Je les résumerai ainsi. Pour la jeter aux abîmes, d'imprudentes relations qu'elle forma semblent avoir collaboré avec un événement extérieur à elle et qu'elle pouvait considérer comme la suprême offense en une affection déjà si lourde et si tyrannique (16). Que de fois elle avait été tentée de rompre le joug ! Ses jours s'écoulaient pareils à la captivité d'une de ces mouettes dont elle se plaisait à rêver fraternellement la destinée ; elle aspirait à retrouver le large essor des mers. Aux heures libératrices une faiblesse la reprenait, l'Envoûtement se renouait autour d'elle ; ou bien elle était vaincue par la générosité de son cœur ; elle craignait tant, si elle s'éloignait, d'infliger une souffrance pareille à celle que, jadis, elle avait elle-même subie.

L'écoeurement s'accroissait toujours ; et il suffit probablement, pour la porter aux résolutions extrêmes, d'un affolement passager.

* *
*

Elle prit du laudanum : mais la dose trop forte et le dévouement de sa femme de chambre la sauvèrent.

Elle vécut donc, mais plus brisée et chargée de maux, les jambes tout affaiblies. Ceux qui l'ont vue passer en cette dernière année de sa vie gardent le

souvenir d'une apparition décharnée et presque transparente, d'un fantôme en deuil.

Elle eut encore la force de voyager. Nous la trouvons à Paris, à Nice, de nouveau à Londres. Détachée de tout, elle était parfois contrainte de participer à des plaisirs. Elle se mêlait aux vivants, mais avec un visage qui n'était plus semblable au leur. Elle errait, impuissante : elle avait voulu la Mort, et la Mort l'avait dédaignée.

Humiliation suprême mais qui la préparait peut-être à s'incliner devant une Main mystérieuse dont elle s'était crue frappée et dont soudain elle se sentit bénie.

(16) Celle de la Baronne de Zuylen.

XVII

Encore quelques Chants

Un roseau brisé, un lumignon qui fume... ces mots si doux dans leur deuil semblent l'image même d'une telle détresse. Mais les roses ne se flétrissent pas au front d'Ophélie noyée, mais, après que les Vierges de Thrace ont accompli leur œuvre, le chant divin fleurit une bouche assassinée. Renée Vivien n'est plus qu'une ombre, et pourtant que de poèmes naissent encore dans la chambre funèbre où elle est entrée !

Depuis sa mort trois recueils nous ont été livrés : « Dans un coin de Violettes », « Le Vent des Vaisseaux », « Haillons ». C'est une œuvre presque unique dans l'histoire de la Poésie, une confession approchée du cœur même du Poète et où parfois plutôt que ses vers on croit entendre sa voix. Soupirs entrecoupés, cris jetés du fond de l'abîme, parfums qui glissent sur la Nuit, on sent que les strophes n'ont pas été revues et qu'elles nous sont données telles qu'elles furent fiévreusement jetées sur le papier. Ce qu'elles perdent en art, elles le gagnent en intensité.

Que dire de ces recueils ? « Le Vent des Vaisseaux », comme ce titre nous émeut ! Evoque-t-il seulement les courses qui vers l'Égypte, la Perse ou la Chine ne tenteront plus Renée ? ou ne laisse-t-il pas plutôt frémir les souffles d'un mystérieux départ ? Ailleurs s'ouvre, veillé par des gardiens voilés, effleuré par des oiseaux dont les ailes sont presque silencieuses, un ténébreux et doux jardin. « Haillons » ! ce mot proclame bien la sœur de Dante du roi Lear, la fille d'une race inspirée dont les malheurs ne s'ajoutent pas anonymement à la foule des misères humaines mais reluisent avec l'éclat d'une infortune royale.

Que dire de ces recueils ? On ne les analyse pas, on les ressent dans la soumission d'un Crépuscule où le jour expire en des lueurs grises, où l'odeur des feuilles mortes s'unit au consolant parfum des violettes.

XVIII

Le Crépuscule des Violettes

Nous sommes à Paris, en octobre 1909. Renée Vivien arrive de Londres ; elle a pris froid. La voici clouée à son lit. Cette fois la libératrice s'approche.

Mais un autre visiteur aussi vient à elle, celui-là plus profond et plus émouvant encore, car, comme l'avait pressenti un autre poète, « le mystère de l'Amour est plus grand que le mystère de la Mort ».

Jadis elle l'avait convoqué à son lit de mort, lui parlant un libre et admirable langage. De sa sincérité émanait un respect, mais elle était la Vierge des temps anciens qui repousse l'incompréhensible Dieu :

O Christ que l'on redoute à l'heure du trépas,
Je ne t'ai point connu. Je ne te connais pas.
Je te l'ai dit : je fus une simple païenne.
Laisse-moi me hâter vers la douceur ancienne,
Et puisque enfin l'instant de ma mort est venu,
Retrouver celles-là qui ne t'ont point connu.

Jadis elle l'avait convoqué pour le congédier. Et maintenant elle l'appelait, elle lui disait de rester et elle confiait ses pauvres mains affaiblies aux mains percées de leur Amour.

Comment s'était opéré ce changement ? Délicat récit et pour lequel il faudrait autant que de tendres affinités, les lumières de l'Intelligence. Les plus grands, les seuls problèmes sont ici soulevés. Pour les colorer écoutons du moins les instincts de notre cœur.

L'Amour ceint de ses roses païennes lui avait longtemps d'une ombre odorante et d'un cher enchantement voilé l'image mystique. Mais un plus grave amour l'en approchait.

Dans ses extrêmes souffrances, tout vacillait et pâissait autour d'elle ; le souvenir même de Lorély flottait vaguement sur les brumes de son malaise. Un seul sentiment rafraîchissait sa fièvre, une seule présence adoucissait ses veilles et éclairait singulièrement ses rêves : l'amie aux violettes qui toujours davantage revenait.

Elle s'attachait toujours plus à la statuette où revivait mystérieusement le visage éteint. Quelles angoisses elle lui confiait, quelles prières elle lui récitait ! Elle passait ainsi de longues heures et suppliait désespérément le cher fantôme : « C'est toi qui m'as indirectement menée là... Retire-moi de cet abîme ».

Peu à peu un désir simple et doux comme les fleurs des jeunes mortes s'insinuait dans son cœur. Elle souhaitait de revoir son amie dans l'au-delà et, pour la retrouver plus sûrement, de partager sa foi.

Jadis elle avait tenu à rencontrer le religieux qui avait assisté la chère agonie ; elle était toujours demeurée en relations avec lui. Parce qu'elle le connaissait trop, ce n'est pas à lui qu'elle voulut murmurer ses mourants aveux. L'admirable amitié presque maternelle qui l'avait suivie dès l'enfance et à travers la Vie avec un exquis sourire d'indulgence, qui savait son âme et qui l'attendait lui rendit ce suprême service : un prêtre animé de bonté fut introduit auprès d'elle.

Voici que commence la dernière lutte, le sérieux dialogue devant lequel tout s'efface : une âme et le prêtre qui n'est qu'un médiateur. Au dehors, dans cette

réalité qui enchaîne le corps, ses maux s'accroissent et les soins inutiles se démentent. Devant ce lit torturé la pitié s'est enfin éveillée au cœur de l'Étrangère, et elle tente tous les efforts pour sauver celle qu'elle n'a jamais comprise. La stupidité des médecins célèbres est chargée d'aggraver ses souffrances. Pour ce zèle tardif qui la martyrise, la malade n'a qu'un peu d'ironie : « Je voudrais me faire couper la main, dit-elle, pour lui montrer qu'il y a d'autres souffrances que la souffrance physique. »

Non, le drame de sa pauvre vie qui s'en va ne la concerne pas ; son regard est ailleurs. Elle s'instruit en catholicisme et les pensées de la Religion la pénètrent comme un brûlant message. Elle ne songe plus à résister aux voix qui jadis à travers le chant des musiques wagnériennes et la splendeur des cathédrales lui avaient parlé. Elle s'abandonne avec amour ; et les enseignements de la Douleur l'ont tellement approchée des secrets du Christianisme qu'elle n'a presque plus à écouter. Parfois c'est elle qui formule son expérience ; et c'est le prêtre qui s'émeut et qui s'édifie.

Les cérémonies mystiques ne sont pas encore accomplies, mais la conversion est faite et la paix est entrée. Alors un miracle s'opère : elle qui avait si passionnément poursuivi la Mort et qui l'avait hâtée par son suicide, par ses imprudences, par un long entraînement à l'inanition, elle consent à tout, même à la Vie. Elle accepte de se soigner.

Par moments elle envisage l'Avenir. De touchants soucis l'occupent, celui de payer ses dettes, de prendre un logement modeste. Et la grâce dont tous ses mouvements furent enveloppés refléurit dans ce souhait qu'elle profère :

« Après avoir tout réglé, je voudrais qu'il me reste assez pour pouvoir faire des heureux. »

Voici un autre charmant scrupule. Elle songe à ses Bouddhas qui depuis tant d'années sont ses hôtes et ses amis. Faudra-t-il même les exiler ? Le prêtre compatissant la rassure : « Vous pouvez garder les Bouddhas, dit-il. Vous pouvez même continuer de leur rendre un culte du moment que vous n'entendez pas par là vous mettre en contradiction avec l'Église. »

* *
*

Ses forces expirantes la portèrent jusqu'au seuil du royaume entrevu. Peu d'heures avant sa mort, le prêtre lui lut le texte de son abjuration ; vu sa faiblesse extrême, il ne lui demandait pas de signer. Elle y tint cependant ; et le papier garde la trace confuse de cet effort qui dépassa son pouvoir.

Les suprêmes consolations lui furent données. A ce sujet j'ai recueilli de pieux et ravissants détails ; je ne les reproduirai pas. Il convient d'entourer de telles heures d'une pudeur et d'un respect attendri. Quel Amour sinon celui-là mérite qu'on ne parle de lui qu'avec émotion et à mi-voix ?

Une paix, un sourire baignent ses derniers instants. La résignation chrétienne adoucissait un courage qui était prêt depuis longtemps. Naguère, elle serait morte triste et impassible, se souvenant des héroïnes de la Grèce qui à l'heure la plus affreuse ne pâlisseraient pas ; maintenant, toutes les beautés se fondaient pour elle en un lumineux horizon. Elle purifiait, elle ne reniait pas un cœur qui s'était anobli aux accents de la lointaine école de Poésie.

Sa simplicité orne les paroles de son lit de mort. Elle nomma Lorély et dit : « Ce fut mon unique amour. » Elle murmura aussi : « Je ne regrette pas d'avoir

écrit des vers qui étaient beaux.» Fierté, touchante sobriété grecque qui vêt encore ce cœur christianisé...

Au soir de la sublime journée, l'amie qui avait tout préparé s'en alla discrètement. Retirons-nous avec elle, ayant vu descendre la paix sur un visage désespéré et laissons s'accomplir le mystérieux passage.

* *
*

Les mêmes mains pieuses qui avaient touché ce cœur pour le guérir veillèrent aux soins funèbres. Quand l'amie revint, sur le lit du suprême repos flottaient les mystères d'une merveilleuse métamorphose. Dans les dernières semaines, les progrès du mal et surtout les efforts des médecins avaient défiguré Renée. Mais la Mort avait exaucé son vœu suprême, la Beauté. Elle dormait dans ses longs cheveux, délicieuse, paisiblement indifférente à un monde où elle s'était toujours sentie exilée.

Un féérique enchantement se dégageait de la jeune morte. Le secret de son âme apparaissait ; C'était Mélisande qui murmure au bord des fontaines.

On ne voulut pas laisser s'abolir cette beauté ainsi que se fane une rose coupée. Les finales horreurs furent épargnées à ce corps qui goûte maintenant la paix nuptiale si longtemps enviée.

* *
*

De délicats regards ont vu son cercueil et rendent témoignage du deuil des fleurs qui s'exhalait comme une poésie. Jetées à l'infini sur elle, les violettes l'accompagnèrent fidèlement.

Comme un printemps pâle, au cimetière de Passy sa tombe fleurit perpétuellement. De chers objets rassemblés, ses vers gravés sur la petite chapelle, l'admirable épitaphe qu'elle avait elle-même composée veillent et honorent son sommeil. Les fleurs bien aimées ne la quittent plus. Comme elle l'avait pressenti, la Mort lui est plus clémente que la Vie.

XIX

Effeuillons les Violettes et les Lys

Mes lèvres émues quittent à regret ces vers qu'elles aimaient redire, ce nom presque irréel qui leur était doux. Mais après l'avoir prononcé à la face des Hommes, demandant pour lui la justice et la gloire, elles le murmureront encore dans l'ombre de la Prière, devant le Dieu mystérieux qui peut-être nous entend.

D'autres ont porté un regard téméraire sur les actes et les pensées d'une jeune fille, ils ont trouvé pour elle des mots cruels et des formules d'anathème. Ceux qui ignorent le mieux d'où ils viennent, où ils vont, sont toujours les plus pressés de prêter un sens à la Destinée. Du beau Poète que nous avons enseveli je ne jugerai ni la vie ni la mort ; ni cette fiévreuse recherche d'un idéal païen qu'elle n'atteignit jamais ni ces heures apaisées aux pieds du Christ.

A notre cœur obscur qui sonde ses propres énigmes nul lieu ne convient mieux que les tombes aimées. Allons vers le cimetière de Passy, les mains embaumées de lys et de violettes. A des âmes aussi blessées que la sienne, Renée Vivien adressera des paroles réconciliantes et inattendues. Nulle dureté ne s'y trouvera, nul parti-pris d'humilier sous la laideur des morales conventionnelles l'essor de la Beauté ; mais au-dessus des nuages qui nous courbent, du désespoir qui nous étreint, un signe lumineux et l'aube d'une attente infinie.